

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE

MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Université Larbi Ben M'Hidi * Oum El Bouaghi *

Faculté des Lettres et des Langues

Département De Français

Mémoire de Fin d'Etude pour l'Obtention du Diplôme

Master en Langue Française

Spécialité : Littérature Francophone et Comparée

Thème :

Les us, les rites et la forme spécifique du roman « En Attendant le Vote des Bêtes Sauvages » d'Ahmadou KOUROUMA.

 **Présenté par :**

SELLAH Derradji.

 **Sous la direction de :**

Monsieur BOULAHBAL Karim.

 **Devant le jury :**

 **Présidente :** Mme TABDJOUNE Zahra.

 **Rapporteur :** M. BOULAHBAL Karim.

 **Examinatrice :** Melle BENABDELKADER Salma.

Promotion : 2013-2014



**MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**



Université Larbi Ben M'Hidi * Oum El Bouaghi *

Faculté des Lettres et des Langues

Département De Français

Mémoire de Fin d'Etude pour l'Obtention du Diplôme

Master en Langue Française

Spécialité : Littérature Francophone et Comparée

Thème :

***Les us, les rites et la forme spécifique du roman « En
Attendant le Vote des Bêtes Sauvages » d'Ahmadou
KOUROUMA.***

 **Présenté par :**

SELLAH Derradji.

 **Sous la direction de :**

Monsieur BOULAHBAL Karim.

 **Devant le jury :**



Présidente : *Mme TABDJOUNE Zahra.*



Rapporteur : *M. BOULAHBAL Karim.*



Examinatrice : *Melle BENABDELKADER Salma.*

Promotion : 2013-2014

« Tout groupe social véhicule une vision du monde collective qui correspond à la situation historique qui le définit. Cette "vision du monde", en tant que forme idéologique cohérente, exprime la conscience plus ou moins vague que le groupe a de lui-même. On peut la définir comme l'ensemble des aspirations, sentiments et idées, qui, opposant un groupe donné à d'autres groupes, lui confère une identité » Lucien Goldmann.

DEDICACE

*« Je dédie ce travail à la mémoire de ma défunte
mère, sous les pieds de laquelle se trouve mon
Paradis et à mon père qui n'a eu de cesse de
m'enseigner les innombrables vertus du savoir : à la
Résurrection, ils auront ce privilège de porter des
couronnes lumineuses. »*

REMERCIEMENTS

Je rends grâce à Dieu l'Omniscient qui m'a prêté vie et concédé une infime partie de son incommensurable savoir.

Je ne remercierai jamais assez mes parents, que le Seigneur ait leurs âmes, pour les sacrifices qu'ils m'ont consentis, m'armant pour la vie, me donnant l'éducation morale adéquate et m'inculquant les meilleurs enseignements pour l'affronter assez aguerri pour parer les aléas.

Toute ma gratitude à mes frères, sœurs, amis et proches qui ont toujours su me témoigner leur sympathie et leur assistance dans les moments critiques.

Tous les mérites reviennent à mes illustres professeurs, que je hisse sur les plus hauts piédestaux et à qui je témoigne mon profond respect, ma très haute considération, toute ma gratitude et mon abnégation, monsieur Boulahbal Karim en premier, pour avoir accepté de m'encadrer :

« Le Professeur a failli être Prophète. » dit un précepte religieux qui sublime ce rôle, on ne peut plus, sacré.

J'adresse aussi mes vifs remerciements au rectorat, à tous les doyens, chefs de départements et filières, de même qu'à tous les services de l'administration pédagogique et de la gestion multiforme.

Enfin, je rends hommage à mes camarades étudiants qui ont travaillé d'arrache-pied, faisant montre de sérieux et de détermination : à ceux-là, je souhaite une longue carrière pavée de mérites et de distinctions.

Bon courage à tous !

TABLE DES MATIERES

<u>INTRODUCTION GENERALE</u>	01
Généralités sur les origines de la littérature négro-africaine et maghrébine...	02
Présentation de l'œuvre et de l'auteur	03
 <u>1^{ème} partie : L'APPROCHE SOCIOCRIQUE SELON LES THEORIES</u>	
<u>DE CLAUDE DUCHET ET EDMOND CROS</u>	13
Introduction.....	14
La sociocritique : approche du texte littéraire.....	14
 I. Notions théoriques / Application.....	14
 II. Approche de Claude Duchet et Edmond Cros.....	15
II.1. Fondements de la sociocritique	15
 III. Apport de Lucien Goldmann.....	16
 IV. Apport de Louis Althusser.....	18
 V. Apport de Julia Kristeva.....	20
 VI. Apport de Pierre Victor Zima.....	23
VI.1. Dimension lexicale.....	25

a) <i>Sociolecte religieux</i>	25
b) <i>Sociolecte libéral</i>	27
c) <i>Sociolecte politique</i>	29
VI.2. Dimension sémantique	32
VI.3. Dimension discursive	33
Conclusion partielle.....	34

2^{ème} partie : L'APPROCHE INTERTEXTUELLE D'APRES LA THEORIE

<u>GERARD GENETTE</u>	35
Introduction.....	36
Considérations générales.....	36
I. Notions théoriques	36
I.1. L'intertextualité : généralités	37
II. L'architextualité	37
II.1. Définition de Genette	37
II.2. Définition de Riffaterre	38
II.3. Définition de Barthes	38
III. Application	39
Conte des « Mille Et Une Nuits ».....	45
Conte des « Déboires d'Un Chiot ».....	48

Conclusion partielle.....	55
CONCLUSION GENERALE.....	58
ANNEXES : 06 (six).....	70
- <i>Annexe 1 : termes et expressions de la négritude.....</i>	<i>71</i>
- <i>Annexe 2 : proverbes et dictons spécifiques.....</i>	<i>72</i>
- <i>Annexe 3 : hymnes et implorations rendus aux ancêtres.....</i>	<i>76</i>
- <i>Annexe 4 : procédés magiciens.....</i>	<i>78</i>
- <i>Annexe 5 : éventail des procédés magiciens.....</i>	<i>80</i>
- <i>Annexe 6 : interview d'Ahmadou Kourouma.....</i>	<i>86</i>
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	92
RESUME.....	93

INTRODUCTION

GENERALE

Parler de littérature maghrébine ou négro-africaine implique une rétrospective sur l'oralité qui les a générées.

Avant le roman, c'était en effet le conte qui transmettait de générations en générations, les us, les traditions, les rites, les cultures populaires et l'histoire des différentes civilisations qu'a connues l'humanité.

L'origine première du conte vient de l'oralité, et a été, sur de longs siècles, le support véhiculaire des grands patrimoines historiques et culturels où les hommes de culture et les sages puisaient pour communiquer leurs savoirs à leurs communautés afin de les initier quant à leur origine.

Il va sans dire que le texte de référence premier fut le « Mahābhārata », premier sanskrit en hindou, générateur de toutes les histoires de l'humanité, relatant - en plus de 200 000 vers - l'épopée des guerres opposant les Kaurava aux Pandava, les exploits de Krishna et d'Arjuna - transmise par la parole à travers le temps, jusqu'à prendre de la consistance et devenir un rite initiatique qui se perpétue de l'adulte vers l'adolescent pour lui permettre de « distinguer le bon grain de l'ivraie ».

Nous ne pouvons parler de littérature africaine – en particulier celle de la négritude -, sans évoquer les innombrables volumes de la bibliothèque de Tombouctou et les textes des esclaves, notamment celui d'Olaudah Equiano¹ intitulé « *L'Histoire intéressante de la vie d'Olaudah Equiano ou Gustavus Vassa l'Africain* » (1745).

En 1921, c'est l'édition du célèbre roman « *Batouala* », édité sous la plume de René Marand, qui fait office de boutefeux, et désormais de modèle éclairé, annonçant des myriades d'autres, selon les différents courants de pénétration qui ont traversé l'Afrique subsaharienne, ce « Sahara à deux tons », où la culture est mitigée avec celle des blancs riverains qui peuplent l'Afrique du nord n'est pas non plus des moindres et ses promoteurs se comptent par milliers : il est aussi vaste et disparate.

Au Maghreb, la tradition orale a aussi longtemps perduré et persiste à nos jours par l'entremise des « gouala » (colporteurs de la parole) « meddaha » (diseurs de bonne parole), « foukaha » (savants) « chou3ara » (poètes), « ghanayine » (chanteurs) : troubadours contemporains qui hantent encore et toujours nos souks, où ils déclament

¹ Ecrivain nigérian (1745-1797).

leurs récits, s'accompagnant souvent d'un instrument de musique, essentiellement le violon ; ils racontent le social, le religieux et la morale, depuis la création du monde, avec un verbe tellement charmeur qu'ils forcent l'attention et l'admiration.

Les légendes, les mythes et les anecdotes avaient également d'innombrables auditeurs, du fait qu'ils constituaient des discours épiques anonymes et héroïques, en constant réaménagement, souvent enrobés de sacré et de surnaturel : un sens large du religieux.

En outre, le troubadour d'antan les enjolivait par son apport personnel, allant généralement dans le sens de l'attente de ses auditeurs : il y a là la notion du « concept-phare » ; cependant il se gardait bien d'y introduire des séquences choquantes ou profanatrices.

En parallèle, l'Afrique noire, la subsaharienne et l'autre continent américain à l'extrémité du globe ne sont pas demeurés en reste, tellement absorbés par des survivances génétiques, qu'alimente un cordon ombilical nourricier qui ravive constamment cette « communion négroïde » dont la voix de la terre natale des ancêtres résonne indéfiniment et le sang africain bouillonne sans discontinuité dans les veines. Des hommes comme Camara Laye, David Diop, Léopold Sedar Senghor, Hambaté Bâ, des critiques et théoriciens littéraires africains tels Boniface Mongo M'Boussa, Justin Bisanswa, James Ngugi, Guy Ossito Midiohouan, Romuald Fonkoua et surtout des femmes écrivaines racontent la paternité primaire de cette Afrique millénaire meurtrie par l'esclavage et l'apartheid, n'en n'oublient pas moins leurs traditions, dans tous les détails ethnographiques

PRESENTATION DE L'ŒUVRE ET DE L'AUTEUR

Le roman sur lequel s'est porté notre projet d'étude est d'Ahmadou Kourouma. Il compte 381 pages et s'intitule «*En attendant le vote des bêtes sauvages*». Il a été édité en juin 2000, chez PAO éditions du Seuil, collection « Points ». Pour cet ouvrage, il a été décerné à l'auteur « le prix du Livre Inter ».

Ecrivain francophone, chantre de la littérature négro-africaine, **Ahmadou Kourouma** naquit en 1927 en Côte-d'Ivoire, sa patrie. Après avoir vécu et travaillé au

Togo et dans d'autres pays de l'Afrique de l'Ouest (Mali, Cameroun), il s'en est retourné pour quelque temps à son pays, d'où il prit sa retraite en 1993. A partir de 2000, il vécut « en exil » à Lyon (France), où il s'est éteint le 11 décembre 2003.

Il est issu du groupe le plus important de l'ethnie Mandée qui compte la communauté Malinkée. Ses compatriotes vivent actuellement en Guinée, au Mali, au Sénégal et en Côte-d'Ivoire. Ils sont aussi appelés « Dioulas », qui signifie « Commerçants ». Ils tiennent cette dernière appellation de leurs ancêtres qui furent de grands et puissants bâtisseurs d'empires.

Sa première production a été théâtrale avec la pièce « *Le Diseur de Vérité* » (1974). Après son premier livre, « *Les Soleils des Indépendances* », (Seuil 1976), il lui fut concédé d'appartenir à la classe des écrivains les plus illustres du continent africain.

Son deuxième ouvrage a été « *Monnè, outrages et défis* » (Seuil 1990) et encore un troisième, titré « *Allah n'est pas obligé* » (Seuil 2000), un roman qui lui valut le prix « *Renaudot* ». La même année, il aura une autre consécration, « le prix Jean-Giono » celle-là, pour l'ensemble de son œuvre. Sa cinquième et dernière production s'intitule « *Quand on refuse, on dit non* ». Elle fut éditée à titre posthume.

Ahmadou Kourouma, dont Le Prix a été institué et décerné à certains auteurs africains, fut à la fois un romancier de premier ordre, un conteur traditionnel, un historien de son temps et un griot (sorte de troubadour) qui a su faire des passerelles entre, d'une part l'oralité et le dialecte purement africains et d'autre part la langue française tirillée par des néologismes. Valérie Martin le Meslée de la revue « *Le Point* », lui a attribué le titre de « Géant de la littérature africaine ».

Il a été dans plusieurs pays africains, notamment au Mali, où il s'est inscrit à l'Ecole Technique Supérieure, puis en France, où il étudia les mathématiques et l'actuariat, pour finalement n'exercer que comme assureur dans des sociétés privées. Il ira également au Cameroun, au Togo et en Algérie comme « exilé ».

Il fut emprisonné en Côte-d'Ivoire par le président d'alors, Houphouët Boigny. Il n'est allé en Indochine coloniale faire son service militaire que sur conseil d'un

ancien écrivain, le plus célèbre de la Côte d'Ivoire d'alors, en l'occurrence Bernard Dadier, qui l'a assuré que cela lui servira pour la lutte anticoloniale.

La vie n'a souri à Ahmadou Kourouma que dans la dernière partie de sa vie. Mais rien ne le prédestinait à l'écriture et encore moins à la reconnaissance comme « géant des lettres africaines », selon la biographie vive, chaleureuse et documentée qu'en a faite Jean-Michel Djian, sept ans après qu'il ait disparu, en 2003.

Effectivement, à Lyon, il s'était assigné comme carrière professionnelle l'exercice du métier d'assureur. C'est alors qu'il prend connaissance des erreurs qui s'écrivent sur son continent natal, dont les tragédies l'obsèdent. Pour dénoncer le régime de son pays et transcrire la désillusion collective, il retourne à Abidjan et écrit son premier roman, « *Les soleils des indépendances* ». E conduit par les éditions le Seuil, Montréal s'en charge en 1968. Vingt ans plus tard paraît le trop méconnu « *Monnè, outrages et défis* », puis les suivants, aujourd'hui réédités en un "Opus".

Kourouma a réussi à se surpasser en décrivant les réalités de l'Afrique en « mixant » entre les langues africaines et le français : un véritable défi chez cet homme, dont l'exploit est plus que jamais magistralement réussi.

Son écriture est d'abord, sans ambages, une entreprise de « dénonciation ». Il crie haut et fort la souffrance multiséculaire de l'Afrique et des Africains, avant de passer à la mal-vie du Tiers-Monde. S'il a choisi un style mitigé, optant pour le dialecte Malinké comme moyen de transcription idéale, c'est qu'il trouve que ce dialecte, proche de la nature, foisonne de mots désignant la même chose, pullule d'expressions évoquant un même sentiment, outre sa richesse en proverbes et dictons, ce qui se prête aux néologismes : le Malinké a une logique propre, différente de celle du français qu'il estime, en l'occurrence, « étroit ».

Son anticonformisme à certaines idéologies, diktats ou options politiques, le situe parmi les grands penseurs idéalistes de l'envergure de Platon², Pascal³ Kierkegaard⁴, Saint-Augustin⁵, Emmanuel Mounier⁶, André Malraux⁷,... ces promoteurs de

² Philosophe grec, disciple de Socrate (428 ou 427-348 ou 347 av. J-C).

³ Mathématicien, physicien, philosophe et écrivain français (1623-1662).

⁴ Philosophe et théologien danois : premier existentialiste (1813-1855).

⁵ Théologien, philosophe, moraliste et écrivain (354-430).

⁶ Homme politique français, représentant du personnalisme, fondateur de la revue « *Esprit* » (1905-1950).

l'humanisme, qui ont une conception très « religieuse » du devoir qu'ils sacralisent particulièrement, au point de le faire primer même sur les liens affectifs.

Dans ce roman, intitulé « *En attendant le vote des bêtes sauvages* », beaucoup de pays africains sont cités, certains explicitement, tels le Soudan, la Guinée, le Mali, le Togo, le Cameroun, le Gabon, le Bénin, l'Algérie, le Maroc, la Libye ; d'autres, avec leurs gouvernants, sont encodés, parmi lesquels le Maroc et l'Afrique du Sud. Le Vietnam est cité par rapport à la bravoure de ses hommes. Enfin, la Chine de Mao Tsé Toung est également évoquée.

L'histoire, le héros et le pays sont africains et concernent tout le continent, Afrique du nord comprise. D'ailleurs, il y a des dirigeants - comme Boumédiène, Kadhafi, Hamani Dioré, Kountché, Keïta – qui y sont nommément désignés. Néanmoins, la focalisation est faite sur la république du Golfe et son président. Il va sans dire que beaucoup d'assertions concernent aussi l'Afrique du Sud où l'Apartheid a fait des ravages et laissé beaucoup de stigmates « d'hybridité » : le métissage, dont les sujets sont désignés sous le vocable de « mulâtre ».

Le roman déroule sa trame par une riche évocation, sur six veillées, amorcées la première nuit, en guise de « *geste* » ou « *donsomana* », un rite purificateur du héros, auquel assiste une assemblée de maîtres chasseurs des plus prestigieux, assis en rond, par terre, autour du président Koyaga, vautre au centre sur un fauteuil : il s'agit de Maclélio, le ministre de l'orientation, Bingo, « le sora » (griot musicien, chanteur, aède, encenseur, louangeur, chanteur et joueur de cora), de Tiècoura (saltimbanque, flutiste et répondeur, le bouffon, le fou du roi) et de quatre maîtres-chasseurs.

Le président Koyaga, issu d'une ethnie de noirs « nus », qui n'ont d'habit que l'étui pénien, appelés les paléonigritiques (par abréviation « paléos »), fils de Nedjouma, la magicienne la plus renommée de toute l'Afrique, détentrice d'un aérolite sacré et Tchao, outre qu'il est le protégé du plus grand devin Bokano, possesseur d'un « Coran spécial », qui était, selon des divinations, préparé à prendre en mains les destinées de son pays : comme son géniteur, il participa à toutes sortes de rites et

⁷ Ecrivain et homme politique français (1901-1976).

devint le lutteur le plus redouté, dont le tableau de chasse est le plus performant, « l'évélema » (champion de lutte invincible) de toute la longue Histoire des hommes nus (Tchao) depuis son village natal (Tchaotchi) jusqu'à la corne de l'Afrique. Il s'illustra par l'extermination de bon nombre de bêtes sauvages, auxquelles il coupa la queue et la leur enfonça dans la gueule.

Sa valeur guerrière le fit engager par la France comme tirailleur ; il fit acte de bravoure et gagna beaucoup de médailles. Démobilisé, il retournera chez lui avec l'idée de ne pas se séparer de ses distinctions.

Dès lors, au mépris des coutumes imposées par les « Anciens », dont la nudité est considérée comme sacrée, il portera la vareuse de son uniforme bardée de ces décorations. Comme il avait reçu une initiation à la langue et à la culture françaises au séminaire, où il s'est avéré sans foi ni loi, les prêtres évangélistes l'aiguillèrent plutôt vers l'école des enfants de troupe. A la décolonisation, ils ne trouvèrent pas meilleur candidat à cautionner pour une alliance, via la dépendance naturelle instituée et savamment orchestrée par eux, pour toujours maintenir une hégémonie sur l'ancienne colonie.

Au sein de l'armée naissante de son pays, il ne tarda pas à faire un putsch et prendre le pouvoir de la manière la plus abominable et de l'asseoir par les procédés les plus extravagants et les plus sauvages que le monde de la politique ait jamais eu à connaître : extinctions physiques avec émascation des opposants, application des attributs de masculinité dans la bouche, un châtiment des plus dégradants. S'ensuivent des exécutions, emprisonnements, intrigues et persécutions. Il institua une garde pour sa sécurité personnelle, « les lycaons », recrutés parmi les meilleurs lutteurs et ses propres fils, auxquels il imposa un rite qui consiste à lui faire allégeance en consommant avec lui de la viande de chien et en s'allier par un pacte de sang, dans le dessein d'une confiance et d'une soumission infaillibles.

Comme cela ne suffisait pas, il érigea une unité, d'élite composée de parachutistes, de même qu'il mit des taupes partout, au sein de l'armée, de l'administration et de toutes les institutions, cloisonnant et minant tout le monde

(alliances par le mariage chez les militaires et hauts cadres). La suspicion acheva de museler tout le peuple.

Il ira, avant de commencer son « règne », parcourir toute l'Afrique, pour recevoir les conseils utiles à une longévité de pouvoir, qu'il considère comme des rites initiatiques incontournables. Ces dictateurs, « ses frères de sang », dont chacun s'est affublé d'un totem fétiche comme sobriquet (totem faucon, totem léopard, totem lièvre, totem boa, totem caïman...), ont réalisé « exploits » et « prouesses » dans « l'art de la gouvernance » où prévalent la délation, l'inquisition, la torture et la terreur.

A l'occasion des cérémonies, comme lors de ses déplacements, il prend une valise pleine de talismans, s'entoure d'une pléthore de magiciens, devins et féticheurs qui sacrifient des animaux sous sa tribune et sous les roues de sa voiture officielle. Mais, toutes ces parades et artifices ne décourageaient pas les plus braves à ourdir contre lui des complots répétitifs. A l'évidence, les représailles ont à chaque fois redoublé de férocité, tant il s'acharnait à emprisonner la famille des conspirateurs et à exterminer auteurs et complices.

Au peuple, il usera de démagogie et de fourvoiement par des élans d'humanisme, envoyant les enfants des tirailleurs et autres fidèles aux écoles des enfants de troupe. Ces enfants et le reste du peuple sont sensibilisés à travers les cérémonies quasi constantes, en présence de ses camarades tirailleurs, affiliés à la ligue des chasseurs, dont il est le président et auxquelles il est toujours présent : réjouissances, chants et danses continuent à berner le peuple et à grever le budget de l'état.

A l'adresse de tous, et surtout de ses « amis européens et américains », et toutes les associations des Droits de l'Homme, il brandira le spectre de la menace « communiste », tant décriée à l'époque de la guerre froide. C'est là un investissement garant pour l'avenir du « Père de la Nation », comme il aimait à se faire appeler. Voilà un quadrillage préventif à toute action velléitaire tendant à remettre en question sa gouvernance sacrée, assise par les divinations et la magie, entretenues et orchestrées

par sa mère qu'il chérit par-dessus tout et le grand marabout Bokano. Il se faisait cautionner par la France colonisatrice et les Etats-Unis.

Enfin, rites des « Anciens », superstitions et magie polarisent le quotidien sociopolitique. La polygamie et la polyandrie sont des pratiques répandues et admises.

Notre choix, pour ce roman est motivé par les sujets à la fois stupéfiants et rebutants qu'Ahmadou Kourouma aborde avec témérité.

Notre option pour l'œuvre en question est motivée par trois aspects essentiels :

- Le fait qu'elle constitue une mosaïque complète de la vie sociopolitique en Afrique noire,
- Le schéma singulier de la structure formelle du roman,
- La procédure rigoureuse et insolite du cheminement de la narration.

Aussi, la lecture du roman appelle-t-elle les questionnements suivants :

- Quelles sont les motivations qui se trouvent derrière le choix d'un thème aussi important et embarrassant, surtout en ce XXI^e siècle déjà très trouble ?
- Pourquoi l'auteur a-t-il choisi une entame de phrase ouverte très énigmatique, en guise de titre ? Voulait-il ouvrir par là le champ à d'autres connotations ?
- Pourquoi ses personnages sont-ils très nombreux, de tout horizon, de toutes conditions, de toutes franges d'âge, de diverses croyances et obédiences ?
- Pourquoi a-t-il cité certains gouvernants et prêté aux autres des sobriquets ?
- Pourquoi abuse-t-il de dérision, optant pour un satyrisme très lourd de sens ?

La pesanteur des us et des rites est tellement perceptible chez les personnages en littérature négro-africaine. Cet état de fait, associé au procédé narratif et à la structure formelle singuliers, usités par Ahmadou Kourouma dans son œuvre intitulée « En attendant le vote des bêtes sauvages », traduirait-ils l'impact de la mémoire collective sur le quotidien vécu ?

- Le titre, en premier, décrirait des pratiques sauvages, imposées à des êtres aussi sauvages. Il embrasserait, outre le sens propre, beaucoup de sens figurés.
- Ecrire pareil roman, en ce XXI^e siècle, c'est jeter un gros pavé dans la marre, à l'adresse de l'ONU, de l'opinion internationale et des consciences africaines.

- Les personnages, de par leur nombre exorbitant, la pluralité de leurs us et croyances, leurs conditions diverses, l'éventail de l'âge, leur cosmopolitisme, traduiraient la probable intention de l'auteur de donner un échantillon aussi large que varié pour décrire avec minutie cette mosaïque qui peuple l'Afrique noire et y intervient.
- Les chefs d'états sont affublés de sobriquets et leurs pays d'appellations qui prêtent à allusion.

C'est l'appréhension des représailles et l'effet de la censure qui auraient motivé cet « encodage ».

- Le satyrisme viserait à ridiculiser les populations africaines et leurs pouvoirs.
 - Son atypisme est proprement africain et encore singulier à l'Afrique Noire.
- Il traduirait une nouvelle variante conceptuelle de l'ossature du conte.

Aussi, c'est dans ce cadre que nous nous proposons d'entamer l'application des approches sociocritique et intertextuelle. Il va sans dire que, pour les besoins de l'analyse, notamment intertextuelle, certains aspects, non seulement formels, mais aussi, et surtout contextuels, vont être traités dans ce dessein.

Quant aux convergences et divergences constatées dans les littératures respectivement Nord-Africaine, soit "Maghrébine" et Négro-africaine, certains ouvrages d'auteurs français sont mentionnés à titre d'illustration pour les besoins de la cause.

Compte tenu des griefs sus exposés, nous estimons, qu'en termes d'approche, c'est la sociocritique qui paraît la plus indiquée.

Dans cette perspective, notre mémoire aura le cheminement suivant :
Après une introduction générale, où seront ébauchées l'oralité et de la littérature négro-africaine et maghrébine, il s'ensuivra une présentation de l'œuvre et de l'auteur.

En première partie, consacrée à l'approche sociocritique, selon Duchet et Cros, auxquels se sont joints Goldmann, Althusser, Kristeva et Zima. Une introduction partielle définira l'objet de la théorie du texte et annoncera celle choisie en adéquation avec l'ouvrage à analyser.

Ensuite, des notions théoriques générales impartissant aux théoriciens cités supra et à leurs condisciples seront tour à tour énoncées, quant aux fondements et aux conceptions de chacun et d'emblée analysées.

Une conclusion partielle clora cette première partie, résumant le travail effectué et annonçant la seconde partie.

Dans le deuxième volet, consacré à l'architextualité, - aspect de l'approche intertextuelle, nous enchaînerons par une autre introduction partielle où des considérations générales situeront l'objet de cette deuxième théorie avec un exposé des motifs justifiant cette nécessité. S'ensuivront alors des notions théoriques définies par Genette, Riffaterre et Barthes autour de l'angle d'étude visé, talonnées par l'analyse.

Une seconde conclusion partielle faisant un tour d'horizon autour de la question, achèvera cette deuxième partie.

Enfin, une conclusion générale reprenant les différents points dominants du mémoire, rendant-compte des résultats d'analyses et clôturant par une ouverture, sanctionnera l'ensemble de l'étude entamée.

1^{ère} partie

*L'APPROCHE SOCIOCRITIQUE : THEORIE DE
CLAUDE DUCHET ET D'EDMOND CROS*

Depuis la plus haute antiquité, les textes ont été approchés intellectuellement à des fins d'analyse et aussi d'imitation. Ces premières démarches étaient déjà des critiques, sans que la critique ne soit expressément citée en tant que telle, ni érigée comme discipline à part entière et encore moins s'organiser en méthode à proprement parler, notamment structurée en procédures d'application aux textes littéraires.

Les approches critiques sont des approches d'études réputées analytiques. A ce propos, le pionnier Saint-Augustin Sainte-Beuve, a été le précurseur, à se singulariser et à se distinguer par sa célèbre « biographie de l'auteur », dite « critique traditionnelle », dont il a fait son cheval de bataille, malgré l'avis contraire de ses détracteurs, les critiques partisans de « *celui qui écrit est un autre moi* ».

Dans son sillage, d'autres théoriciens, parfois propres détracteurs, privilégient d'autres pistes, non moins négligeables, dont ils ont conçu des démarches universellement exploitées dans divers travaux de recherches.

Néanmoins, si chacune aborde un aspect spécifique, correspondant au but visé par le candidat chercheur et s'appesantit, par conséquent, sur un domaine bien défini, il n'en demeure pas moins que ces approches peuvent être absolument associatives, quant à la finalité visée ou complémentaires, quand elles sollicitent en appoint certains aspects particuliers, ou même embrasser les champs de deux ou plusieurs démarches de théoriciens de la littérature.

I. Notions théoriques / Application

La sociocritique est une des différentes approches d'analyse des textes littéraires. Elle a été d'abord entamée et définie par **Claude Duchet**⁸ et **Edmond Cros**⁹, avant d'être révisée, réétudiée par **Lucien Goldmann**¹⁰, **Pierre Victor Zima**¹¹, de même qu'**Althusser**¹² et **Julia Kristeva**¹³.

⁸ Théoricien co-fondateur de la sociocritique en collaboration avec Edmond Cros.

⁹ Théoricien co-fondateur de la sociocritique en collaboration avec Claude Duchet.

¹⁰ Théoricien de la sociocritique (1913-1970), critique littéraire et sociologie « Concept de la vision du monde » : courant humaniste et historiciste du marxisme du XXe siècle.

¹¹ Théoricien de la sociocritique « Manuel de sociocritique », Mai 2000.

¹² Théoricien de la sociocritique (1918-1990).

¹³ Julia Kristeva, « La Révolution du langage poétique », Seuil, 1974.

En s'inspirant de l'exemple de la psychocritique, **Duchet** affirme que c'est « *au cœur du texte que l'on doit retrouver le hors-texte* » : l'objet de l'enquête critique impartit au langage, d'où nécessité d'analyser « *le statut du social dans le texte et non le statut social du texte* ».

A l'évidence, c'est le parcours du roman qui dévoile le genre de société décrite dans ses traditions, ses comportements...sa « vision du monde » et ses interactions, non seulement internes, mais aussi vis-à-vis de l'Autre : interactions qui passent pour un naturel déconcertant ; « *l'habitude est une seconde nature.* » dit le proverbe.

Il est vrai qu'un peuple ne peut être connu qu'à travers les siens : les rituels et autres détails exogènes ne suffisent pas, c'est l'endogène qui compte le plus !

C'est à partir du structuralisme que la sociocritique a déduit que le texte est à considérer dans sa globalité en s'appesantissant notamment sur les rapports qui s'établissent entre les signes pour être intelligible. Toutefois, cette analyse demeure un moyen, non une fin en soi, en ce sens que le postulat premier cite l'Histoire comme productrice de sens au texte.

II. Approche de Claude Duchet et Edmond Cros

II.1. Fondements de la sociocritique

Les fondements de la sociocritique remontent au XIXe siècle. C'est en ces temps, qu'elle fut érigée en véritable discipline (fin des années soixante). Elle a pour axe principal le contexte générateur de l'œuvre, seul espace de définition de la société en question, selon **Edmond Cros**, auquel s'alliera **Claude Duchet**.

A ce titre, **Bonald**¹⁴, **Madame de Staël**¹⁵ et **Hyppolyte Taine**¹⁶ ont été unanimes sur la conjonction des trois facteurs qui la déterminent : le milieu, la race, le moment.

¹⁴ Vicomte, écrivain français (1754-1840).

¹⁵ Baronne, femme de lettres française, critique relativiste (1766-1817).

¹⁶ Critique français (1828-1893).

La sociocritique apparie donc histoire et littérature et se nourrit de leurs influences mutuelles. Science à objectif double, elle analyse- en amont du texte - ses conditions de production, - et en aval – elle s’applique à considérer le texte comme espace d’une certaine socialité, étant entendu que tout texte est lié au contexte historique qui l’a généré, ce qui peut être considéré comme de l’intertexte.

III. Apport de Lucien Goldmann

La sociocritique se fonde sur certains jalons – concepts, dont le « sujet collectif » et le « non conscient » constituent la primeur.

Le « sujet collectif » et le « non conscient » : l’idée de « sujet transindividuel » (ou « sujet collectif ») touche en plein le « structuralisme génétique », qui est une portion non négligeable en matière de sociocritique.

« Tout groupe social véhicule une vision du monde collective qui correspond à la situation historique qui le définit. Cette "vision du monde", en tant que forme idéologique cohérente, exprime la conscience plus ou moins vague que le groupe a de lui-même. On peut la définir comme l'ensemble des aspirations, sentiments et idées, qui, opposant un groupe donné à d'autres groupes, lui confère une identité »¹⁷.

En effet, il y a déjà, en prime, la mention de l’histoire, comme facteur incontournable, ajoutée à la perception du monde par le groupe, de façon quasi analogue, ce qui octroie à chacun de ses membres un caractère identitaire commun, la même réplique en termes de « représentation ».

L’individu affilié à un sujet collectif, l’est de facto, à travers le « non conscient », lequel phénomène – par opposition au concept développé par **Freud**¹⁸ – ne présente aucune rétention, bien au contraire, son rappel du subconscient est quasi automatique. Un réflexe conditionné s’enregistre dans la mémoire et devient « une seconde nature ». Sitôt sollicité, il remonte au cerveau : ce « non conscient »

¹⁷ Lucien Goldmann, « Concept de la vision du monde ».

¹⁸ Médecin autrichien, fondateur de la psychanalyse (1856-1939).

représente l'imaginaire culturel qui s'imprime en nous, sans que nous manifestations une quelconque volonté, aussi minime soit-elle !

Dans ce roman, le titre est déjà évocateur d'un état d'esprit des plus « morbides », outre sa connotation d'un certain satyrisme : les extraits suivants sont assez expressifs de la réalité quotidienne que vit cette Afrique.

« Des hommes totalement nus. Sans organisation sociale. Sans chef... Des sauvages parmi les sauvages avec lesquels on ne trouve pas de langue de politesse ou violence pour communiquer. Et de plus, des sauvages qui sont de farouches archers. Les conquérants font appel aux ethnologues. Les ethnologues les nomment les hommes nus. Ils les appellent les paléonigritiques...abréviation "paléos" » p.12.

La nudité, le défaut d'organisation, l'absence de chef et le vocable « sauvages », impulsifs et cassants, de surcroît d'adroits archers sont autant d'indices descriptifs de l'état de ces populations, qui continuent de chasser et combattre avec des arcs, quand les armes se font de plus en plus sophistiquées. Même les conquérants n'y trouvent pas de répondant et les confient hypothétiquement aux ethnologues.

« Des fauves ne se domestiquent pas, les vrais fauves ne se domestiquent jamais » p.23

Le paroxysme est atteint lorsqu'il est catégoriquement affirmé que la ressemblance est à la race des animaux sauvages, impossibles à civiliser.

« Chez chaque peuple (...), il y a un héros, l'homme le plus connu, le plus admiré, la coqueluche. Il peut être un chanteur, un danseur. Dans une tribu du Sénégal c'est le plus gros fabulateur, le plus gros menteur. Chez les Konaté de Katiola (les frères de plaisanterie de Kourouma), la coqueluche est le plus gros péteur. Chez les paléos, les hommes nus (...), l'homme le plus admiré est l'évélema, le champion de luttes initiatiques. » p.12.

Chaque communauté ou tribu a ses repères, ses héros dont elle s'enorgueillit. Ce sont ceux qui se placent au-devant de la scène, les plus représentatifs, de quelque ordre que ce soit, même dans le négativisme : sport, danse, chant, lutte, mensonge,

écarts de langage et de conduite... ; anachroniquement, les défauts passent ici pour des vertus.

IV. Apport de Louis Althusser

Selon **Althusser** : *« ce n'est pas dans leurs conditions d'existence réelles, leur monde réel, que les 'hommes' « se représentent » dans l'idéologie, mais c'est avant tout leurs rapports à ces conditions d'existence qui leur y est représenté. C'est ce rapport qui est au centre de toute représentation idéologique, donc imaginaire du monde réel. C'est dans ce rapport que se trouve contenue 'la cause' qui doit rendre compte de la déformation imaginaire de la représentation idéologique du monde réel. Ou plutôt, pour laisser en suspens le langage de la cause, il faut avancer la thèse que c'est la nature imaginaire de ce rapport qui soutient toute la déformation imaginaire qu'on peut observer (si on ne vit pas dans sa vérité) dans toute l'idéologie. »*¹⁹

« Ils sont là assis en rond et en tailleur, autour de vous. Ils ont tous leur tenue de chasse : les bonnets phrygiens, les cottes auxquelles sont accrochés de multiples grigris, petits miroirs et amulettes. » p.9.

Cette façon de ravalier à travers leur manière de s'asseoir par terre, accoutrés de leurs doubles attributs (bonnets, chasse et magie), pour marquer leur appartenance aux tirailleurs (clan des chasseurs), leur « assujettissement » au chef (Koyaga) est déjà caractéristique de la vénération qui lui est vouée, outre les grigris qui leur sont communs à tous sans distinctions (gouvernants et gouvernés).

« Arrête d'injurier un grand homme d'honneur et de bien comme le père de la nation Koyaga. Sinon la malédiction et le malheur te poursuivront et te détruiront. Arrête donc ! Arrête ! » p.10.

Quoiqu'il s'agisse d'un rite « purificateur » où il faut tout dire sans aucune retenue, afin que les mânes des anciens daignent absoudre le pécheur, le répondeur se permet quand même des remontrances au sora qu'il menace de représailles.

¹⁹ Althusser, « Positions », Paris, Editions Sociales, 1967, p.105.

Ce constat d'atomisation s'apparente à une réelle « phagocytose » qui s'implante à travers un certain modèle de vie, ponctué de croyances, exprimées en rituels.

Ce schéma se transmet « inconsciemment » pour gagner l'ensemble de la communauté ou de la société, selon le même phénomène que la contagion, à telle enseigne que les mêmes indices ou stigmates se remarquent chez chaque individu.

Ces extraits attestent de cette seconde nature où le rite, la danse, le chant, la superstition et la magie polarisent la vie quotidienne des personnages, quel qu'en soit l'âge, le genre ou le statut.

Le « structuralisme génétique » s'intéresse plus à la transcription du texte qu'à ce qu'il signifie : l'intérêt premier va au processus d'intégration de l'Histoire au sein du texte, voire à la genèse socio-idéologique des formes.

La structure du texte ne s'arrête pas à la reproduction de la vision d'un groupe social ; elle s'attache à lui donner une cohérence en l'absorbant et en la développant.

Du point de vue transcription et réaction, l'approche de **Lucien Goldmann** constitue un progrès indéniable, quant à la prise en considération de la dimension formelle qui caractérise l'analyse sociologique. Néanmoins, elle fait état de deux problèmes majeurs.

Il est à souligner que les grands textes ne font pas systématiquement état des « totalités homogènes ». Ils traduisent cependant – au plan formel – les contradictions, les ambivalences et les conflits de la vie sociale : ce décalage manifeste met en exergue une fêlure de type idéologique, perceptible entre « l'individu » qui est l'auteur lui-même et son contexte socio-historique.

V. Apport de Julia Kristeva

Le texte ne se limite pas à traduire la vision du monde propre à un groupe défini, il est loisible de dire qu'il y réagit. Le rapport du roman au réel passe par des

chemins complexes qui lient l'Histoire, en tant que procédé historique et l'histoire en tant que récit romanesque.

Il faut noter que ce dernier interfère souvent comme discours officieux, à même d'illustrer en ajoutant des alluvions au discours officiel, ou carrément le renier : dans cette interférence de points de vue qui anime le texte, il serait intolérable d'ignorer celui de l'auteur, assumant le « moi particulier ».

Il est un détail primaire que le texte historique vise à apporter en l'occurrence : rendre doublement témoignage de la société et de l'histoire qui lui est propre !

C'est précisément le cas dans l'œuvre en question où Kourouma se démarque des siens, trop enlisés dans leur carcan et leurs croyances absurdes.

C'est dans ce cadre que **Julia Kristeva**²⁰ dit que le texte est « *un processus indéfini, une dynamique textuelle* », ce qui évoque le caractère incessamment mouvant et fluctuant, fruit inconscient de la mémoire et de tout ce qu'elle capte tant sur l'écrit qu'elle lit, que sur les discours oraux qui traversent le temps et l'espace qu'elle écoute et dont elle enregistre la substance.

Elle parle aussi de « transposition », de combinatoire et s'attaque à la critique des sources. Elle prône « le mental collectif » ou « la mémoire individuelle », rejoignant le « transindividuel. »

Laurent Jenny²¹, quant à lui, la contrarie déclarant : « *...elle désigne non pas une addition confuse et mystérieuse d'influences, mais le travail de transformation et d'assimilation de plusieurs textes opéré par un texte centreur...* »

Au plan déformation-reformulation, il y a plusieurs variantes – en termes de formes – qui peuvent influencer le texte, voire agir sur sa reprise, le déformant peu ou prou. Cette relativité déformationnelle de l'univers social peut être conditionnée par les modèles idéologiques en vigueur. Il est entendu que tout roman distribue des rôles divers à des individus, qu'il actionne dans une aire et un espace temporel définis. L'intérêt premier va donc à cette « société du texte ».

Dès lors, il impartira, à l'analyse de s'interroger sur toutes les choses incontournables qui la caractérisent, dans le strict respect des conventions qui la

²⁰ Julia Kristeva, « *La Révolution du langage poétique* », Seuil, 1974

²¹ Laurent Jenny, *La stratégie de la forme* « Poétique N° 27 », 1976.

régissent. Il est pertinent de s'enquérir des motivations essentielles, telles : quel est l'intérêt de cette RE écriture ? Quelle en est la véritable proportion de « réalité » ?

Compte tenu de ce qui précède, il apparaît opportun de décrire les comportements des personnages, leurs interactions actanciennes et thématiques, du fait qu'ils sont socialement définis. Si les détails typiquement sociologiques sont très éloquents, d'autres – paraissant anodins - n'en sont pas moins significatifs, car, ils orientent sur d'autres aspects d'analyse et deviennent, de facto, des éléments nécessaires à une reconstitution historique très édifiante.

C'est ce qui a motivé certains auteurs à ajouter des « ingrédients », en apparence, tout à fait secondaires, voire même tertiaires, tels des singularités, des errances et autres choses inopportunes analogues, insidieusement insérées, mais qui s'avèreront d'une subtilité surprenante, révélant une perspicacité à toute épreuve.

Cette façon d'user d'ellipses, de déviations – ou souvent aussi de subterfuges et de mises en abîme (effacements, silences, analepses) - est synonyme de prouesses fort habiles, auxquelles recourent des écrivains dignes de ce nom qui accroissent la déroute momentanée du lecteur, l'amenant à entrevoir moult illusions et conjectures (exemple de Diderot²² dans l'œuvre « *Jacques le Fataliste* » ou encore celle de Guy de Maupassant²³ « *les Contes de la Bécasse* ») : certes, il y a dans ces insertions subites tellement d'alluvions, à même de « provoquer des crues ».

D'une manière générale, l'idéologie en vigueur essaime éminemment le texte où elle est, à l'évidence, immanente.

Il va sans dire que l'occultation des clichés, la fragmentation des phrases, l'action sur la ponctuation ou la déconstruction de l'intrigue traditionnelle, reviendraient à passer outre la norme – pas toujours esthétique – et corrompre la véritable représentation de la dite société, en ce qu'est sa cohérence et sa réelle perception du monde.

Pour ce qui concerne les structures textuelles et structures sociales, il est à préciser que le langage est le seul transcripteur de l'information, comme le souligne si

²² Ecrivain et philosophe français, auteur de la première encyclopédie avec d'Alembert (1713-1784).

²³ Ecrivain français (1850-1893).

bien la maxime qui dit que « *les paroles s'envolent, l'écrit reste* »²⁴, pour reconstituer les mémoires collectives des générations qui se succèdent au fil du temps, en rapport étroit avec leurs histoires respectives, charriant des problèmes et des intérêts collectifs.

A ce titre, la maîtrise de la langue permet de consigner par écrit, dans un texte intelligible, l'univers social – entre autres thématiques – lequel texte s'incorpore au sein de la société, dont il véhicule des faits sociaux jalonnés d'idéologie, émanant d'un univers social présenté comme un faisceau de discours collectifs en interaction que le texte absorbe et transforme.

A ce niveau, nous rentrons de plain-pied dans le dialogisme de **Bakhtine**²⁵, qui soutient que « *tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte* ».

VI. Apport de Pierre Victor Zima

Zima préconise, en substitution de l'homologie de Goldmann, une étude qui s'appesantit sur les rapports inter-discours, voire l'appréhension du roman en tant qu'entité sémantique, syntaxique et narrative, à même de susciter un écho linguistique quant aux préoccupations socioéconomiques.

Pareille perspective reviendrait à considérer la relation roman-société, comme processus intertextuel, ce qui n'est pas sans divergences entre les différents discours, cas de figure à même de croiser des controverses, des polémiques où l'amalgame peut s'intercaler insidieusement, jusqu'à subvertir le langage, par l'usage inopportun de quelque terme ou expression désuets, par l'entremise d'un point de vue hypothétique ou désobligeant, que la réalité considérée viendrait présenter en décalage, voire « en porte-à-faux » avec son époque et, de facto, le vider de son sens.

En effet, tous ces théoriciens donnent une version quasi commune de la question, en ce sens que le texte ne vient pas du néant, il a un référent sur lequel il « focalise » : les expressions « non conscient », « sujet transindividuel », « mental

²⁴ Maxime vulgarisée dans tous les secteurs d'activités.

²⁵ Formaliste russe, père de la théorie du dialogisme et de la polyphonie (m. 1975).

collectif » expriment un même concept de représentation mentale, voire de « vision du monde » chez une société donnée, auquel Althusser introduit un lien de causalité générateur de la déformation de « l'imaginaire social ». Il y a, en l'occurrence, un proverbe fort éloquent, qui dit : « *L'habitude est une seconde nature* ».

A l'évidence, il n'est pas aisé de se départir d'un mode de vie acquis génétiquement ou hérité socialement, qui se manifeste à travers « l'inconscient » : « *Chasser le naturel, il revient au galop.* », renchérit cet autre proverbe, absolument corroboratif.

Seul Laurent Jenny y ajoute une nuance de « texte centreur », sur lequel se greffent des « ramifications » qui aboutissent à d'autres, donnant « une relation », « une superposition » (Palimpsestes), « une stratification », « une mosaïque », soit un véritable « réseau », où chaque élément est en symbiose avec l'autre et où ces mêmes éléments s'alimentent mutuellement par complémentarité.

En définitive, tous ces théoriciens versent dans le même lit, de façon plus ou moins nuancée, mais, certes, sous un même prisme, complémentirement les uns aux autres. Mais il est une particularité à Ahmadou Kourouma, qui a la réputation de « taquiner » la langue française, de la « châtier » en la déformant dans un dessein d'ironie, agissant et sur la forme, « l'habillant à l'africaine » et sur le verbe, « jonglant » entre son dialecte (Malinké) qu'il « pétrit » et « marie », par le biais de néologismes, proverbes et dictons, à la langue du « colonisateur », dérogeant aux schémas généraux habituellement empruntés par la majorité de ses pairs, faisant montre d'une grande dextérité dans sa maniabilité.

A ce titre, Kourouma se situe dans « l'inter-langue ». **Nimrod**, ce grand théoricien du postcolonialisme, en parlant des littératures périphériques, lui trouve de « l'hybridité » et le cite comme « *un virtuose de la littérature du tiers-monde, le francophone qui " jongle " entre deux langues, en en créant même " une troisième ", offrant un plaisir supplémentaire et irrésistible à la lecture* », ce qui lui valut - en outre - l'honneur d'être classé aux côtés de **Voltaire**²⁶ et **Breton**²⁷.

²⁶ Ecrivain français (1694-1778).

²⁷ Ecrivain français (1896-1966), un des fondateurs du surréalisme.

Pour **Lise Gauvin**²⁸, Ahmadou Kourouma fait dans « la surconscience linguistique » : là **Tremblay**²⁹ a raison de dire « *qu'écrire une langue, c'est s'éloigner d'une langue* ».

Partant de ces postulats, les approches qui se donnent pour objectif d'analyser la structure formelle du texte et les discours sociaux qu'il assimile simultanément, s'avèrent indéniablement la sociocritique et l'intertextualité (circonscrite à l'architexte).

Pour ce qui concerne l'approche sociocritique, elle considère le texte comme un objet social produit par une société identifiée, à un moment donné de son histoire.

Si le langage d'un groupe social se définit comme « sociolecte », la littérature ne saurait se dispenser d'avoir des liens avec les sociolectes d'une époque vis-à-vis desquels elle tisse maints réseaux de communication, tout en distinguant les différents parlers sectoriels qui caractérisent chaque couche sociale et où le politique est également présent.

Zima distingue trois dimensions chez tout sociolecte : il procède à une véritable découpe en profondeur, une « stratification » des facteurs « d'induction », qu'il situe à trois niveaux (lexical, sémantique et discursif), où chaque obédience et registre sont spécifiquement identifiés.

VI.1. Dimension lexicale :

Ce répertoire inventorie des mots symptomatiques, voire propres à un groupe social ou politique.

Ces langages spécifiques font état d'engagements remarquables au niveau de chaque frange, tant chacune développe « une vision du monde propre », dont exemples non exhaustifs suivants :

a) Sociolecte religieux :

²⁸ Professeur à l'université de Montréal.

²⁹ Dramaturge, romancier, conteur, traducteur, adaptateur et scénariste de films et pièces théâtrales québécois.

La récurrence d'une terminologie identificatrice du culte ou du rite apparaît nettement dans les extraits suivants :

« (...), pour tous les Nègres animistes, donner son sang à un autre, c'est lui céder une de leurs âmes, en faire un double, un autre soi-même. Toute transgression de tabou perpétrée par ce double nous est préjudiciable et sa mort peut entraîner la nôtre. C'était donc une aventure, un danger (...) que de donner son sang à des inconnus. Il aurait dû savoir aussi que l'ordre d'offrir son sang, lorsqu'il était commandé par un Koto, serait considéré (...) comme une provocation, une injure. » p.30.

Les Nègres ont de ces croyances inouïes. Ils sont tellement imprégnés de tabous qu'ils sont convaincus d'avoir « plusieurs âmes », et qu'il ne faille jamais s'en départir, en l'occurrence par le biais d'un don de sang, et encore moins au profit d'inconnus. Ils en concluent leur perte irrémédiable et, par voie de conséquence, celle de toute leur tribu. Dans le même ordre d'idée, il n'échoit pas à quiconque de les commander !

« Comme marabout, Bokano Yacouba était aussi entier... » p.50.

Ce personnage passe pour le plus grand des marabouts, investi par « un Coran spécial » que son maître lui a cédé suite à une vision prémonitoire lui conférant ce statut de sainteté suprême.

« La rapidité de la langue est une demi-faveur d'Allah ; elle n'est pas la divination. » p.50.

Bokano, en grand mystique et philosophe musulman, se livre à des exégèses et à de saintes interprétations, dont il se targue d'avoir la primauté, par la grâce de Dieu.

Il affirme que l'éloquence n'est ni divinatoire, ni prémonitoire pour l'homme.
« Un vendredi, il y a une dizaine d'années, les habitants alignés sur le parvis de la mosquée de Ramaka attendaient l'appel de leur muezzin. » p.51.

Cette assertion initie clairement sur la religion suivie par des habitants de ce village.

Appellations des rites :

« *donsomana* (en Malinké, récit purificateur, une geste), *évélema* (champion de luttes initiatiques), *évela* (lutte initiatique), *fa* (génie de la divination), *danso-ton* (franc-maçonnerie, religion : la confrérie des « enfants de Sanéné et Kointron »), *donso-dewn* (initiateurs à la danse des chasseurs), *donsoba* (danse des pères et mères des chasseurs), *donso-dégés* (enfants initiés des chasseurs), *niama tutu* (hymne des jeunes chasseurs), *nôro* croyance : prédestination de chaque être et parole de paléo civilisé), *bieris* (panier de crânes sacrés des ancêtres Foy), *tso* (danse du chef Bamiléké), *ké*, *lila* (danse guerrière), *maso* (danse des femmes), *holey* (danse de possession), *hawka* (génie méchant), *yawo* (culte de la personnalité).

Cette multitude de rites confirme la pluralité des tabous auxquels croient et se livrent ces populations, qui les pratiquent quasi-quotidiennement, en vénération aux mânes des ancêtres.

b) Sociolecte libéral :

L'usage d'un lexique révélateur du statut social ou du métier se constate à travers les appellations qui suivent, propres à un statut social, parfois assimilé même à un métier, les proverbes et dictons – dont certains sont même réitérés à plusieurs occasions (en gras) - vont, à l'évidence, dans le même sens :

En effet, le nombre impressionnant de proverbes et de dictons (p.p. 11, 21, 33, 39, 42, 50, 64. 65, 67-77-87-101-110-113-117-123-146-163-179-210-240-256-266-286-307-327-329-343-359 et 381. cf. annexe II), énoncés à chaque occasion, pour illustrer les thèmes abordés, achève de renseigner, on ne peut mieux, sur le mysticisme profond que pratiquent les hommes et aussi sur le statut des femmes en Afrique Noire, où, surtout celles du troisième âge, jouissent d'un respect et d'une considération qui frise l'adoration : ce sont ces sages tant instructives qui revêtent un caractère sacro-saint.

« *Guérisseur des possédés, des fous...des incurables (...) le réalisateur des choses impossibles (...) Bokano (...) son érudition dans le maraboutage, le Coran et les arts divinatoires (...) qu'il tirait du Coran. Les djinns et les âmes des ancêtres ne lui taisaient aucun de leurs secrets (...) de la géomancie.* » p.50, 51.

« *Le marabout Bokano vient d'exorciser Nedjouma. (...) elle a des dons pour la magie, la divination, la géomancie.* » p. 293.

Tant de vertus et de miracles consentis à un homme ou à une femme, prouvent la stupéfaction, l'admiration et la vénération qu'a le petit peuple profane à l'endroit des gens de religion, qu'ils sacralisent au point d'amalgamer entre Coran et arts divinatoires qu'ils y incluent, au mépris du bon sens et du blasphème.

« *Le père de la nation* » p. 240.

Cette appellation de pure politique, connote la démagogie et le paternalisme dont usent et abusent les gouvernants pour berner aussi longtemps que possible leurs citoyens.

Vers de Senghor³⁰ : « savane noire comme moi, feu de la mort qui prépare la renaissance. » p.169, 170, 172, 176 et 177.

Senghor extériorise, à travers ce vers, son amour, clame haut et fort son africanité, de même qu'il fait une prémonition, quant à une « renaissance » à mener par les enfants de cette patrie dont tous les Noirs se prévalent et qu'ils chérissent par dessus tout, pour recouvrer leur personnalité pleine et entière.

« *Danso kuntigi (chef garant de l'intégrité des lois et de la morale de la confrérie)* »

« *Donsos-denw (chasseurs)* »

« *Donsos-degé (enfants imitateurs des chasseurs)* ». P.312.

« *Nyama tutu (hymne des jeunes chasseurs)* » p.313.

« *Bibi-mansa (hymne de l'aigle royal, hymne de Koyaga)* p.313.

« *Donso baw ka dunun Kan (la voix du tambour, maître des grands chasseurs)* » p.313.

« *Dayndyon (force de l'âme, hymne du courage, hymne des grands empires, hymne des grands événements heureux ou malheureux)* » P.314.

« *Danso-hawka dunun kan (hymne des grands chasseurs)* »,

« *Donsoba dankun, dankun son (cérémonie d'offrandes)* »

« *Dankun son (sacrifices et offrandes).* » p.317.

³⁰ Poète, écrivain, grammairien, protagoniste de la francophonie et fondateur de la « négritude », membre de l'Académie française et homme politique Sénégalais (1906-2001).

« *Duga kaman (ailes de vautours ou autres animaux abattus un mois avant le dankun (lieu de culte : termitière-autel) » p.318.*

Cette panoplie de cérémonies et d'hymnes associée à des titres saints et honorifiques illustre la pluralité de rites dont les populations sont atomisées au point de se croire redevables envers des pseudo-héros, et dont les concernés sont imbus jusqu'à incarner une considération et un héroïsme souvent indus.

En effet, au prétexte d'hymnes nationaux ou religieux, beaucoup de prétentieux et d'opportunistes s'octroient de la gloriole qu'ils savent pertinemment fausse : il est loisible de berner des peuples ignorants et superstitieux, tant qu'ils ne réalisent pas la supercherie dont ils font l'objet !

c) Sociolecte politique :

Le verbe, avec souvent « un titre » élogieux, est l'indicateur par excellence de la coloration ou de l'obédience, tel qu'exprimé comme suit :

« *Dictateur aux mille surnoms était là (...). L'homme aux mille avatars, (...).* » p. 274.

Ces appellations pompeuses tiennent de la flatterie d'une part et de l'artifice d'autre part, le narcissisme ayant perdu la quasi-totalité des chefs d'états africains.

« *Il ne se passait pas de semestre sans complot (...)* p.166.

« (...) les ministres, l'un après l'autre à la sortie de leur domicile tombaient dans la trappe. » p.93.

« *Koyaga récite quelques unes des prières magiques enseignées par le marabout ; elles ont pour effet d'aveugler les gendarmes (...) ils n'aperçoivent même pas les conjurés blottis sous leurs pieds.* » p. 90

« (...) la radio nationale aussitôt dément l'information qui avait annoncé le décès. La radio annonce, clame et proclame le miracle. (...) Vous faites une déclaration (...) Vous proclamez (...) avec éloquence : je suis bien vivant (...) je suis un chasseur (...) qui possède mille avatars. Ce n'est de sitôt, ni pour si peu de choses que j'arrêterai le combat. L'avion a été saboté. Je l'ai su. C'est mon fantôme qui l'a emprunt. (...). Les ennemis de la République du Golfe et de l'Afrique ne pourront jamais m'assassiner, ne parviendront jamais à leur but tant que ma mère Nedjouma est vivante. (...). Je connais les commanditaires et les mains qui ont saboté l'avion. Ce sont les mêmes. Les colonialistes se sont servis des communistes pour perpétrer l'attentat. Les mânes des ancêtres se sont trouvés là pour bonifier les sortilèges de

ma mère. (...) et puis tous les propos, toutes les déclarations qu'un chef d'Etat de la guerre froide peut débiter pour justifier les tortures, les assassinats d'opposants. » p.274 et 275.

Ces passages témoignent de l'esprit de suspicion, du climat politique et des tensions qui animent les alliés du pouvoir et les opposants, ce qui se traduit par des putschs épisodiques où toutes les horreurs sont permises. Ces derniers sont traités d'ennemis de la république, de commanditaires à la solde de Moscou.

La superstition commande aux gouvernants de s'en prémunir en récitant des prières, en arborant des talismans et grigris, en faisant des sacrifices comme offrandes aux mânes des ancêtres, comme le leur ont appris leurs féticheurs. Les tentatives d'attentat à la vie des présidents sont courantes (fréquence six mois).

« La foi en l'islam et au socialisme (...) » p.166.

L'instrumentation de la religion à des fins politiciennes est monnaie courante. L'alliance de la foi et de l'obédience politique est vite trouvée, à travers des extrapolations et des subterfuges faciles à faire admettre, tant la niaiserie des petites gens le permet.

« Dans sa république socialiste, Nkoutigui était appelé le premier footballeur, le premier médecin, (...), le plus grand musulman, etc. » p.170.

« Avant chaque édition ... le speaker de Radio-Capitale de la République des Monts lisait quelques vers du Responsable suprême. » p.170

Les éloges de ce président sont un exemple vulgarisé partout en Afrique, où des vertus, mérites et compétences apparaissent soudainement pour auréoler des chefs pleins de suffisance, présomptueux et très enclins au narcissisme.

« Le dictateur au totem hyène (...). « Empereur...Empereur ! Une vraie honte pour l'Afrique entière ! (...) Ses conneries font du tort à la fonction de chef d'Etat en Afrique ! Un salaud qui prétend être le chef d'Etat ayant le grade le plus élevé parce ce qu'il s'était autoproclamé Empereur. » « ...l'homme-léopard (...), le père de la nation » p.240.

Cette assertion est un jugement de valeur que s'est permis un chef d'état outré à l'endroit d'un autre qui, aveuglé par le narcissisme, s'est octroyé, comme certains autres ont usurpé des grades fulgurants, le titre indu « d'empereur » (allusion faite à

Bokassa de la république Centrafricaine). Il est à remarquer que ce chef s'est encore affublé d'un autre titre démagogue et paternaliste, à savoir « père de la nation »

« Gaby s'arrête, murmure invente un mensonge. Un marabout l'avait rencontré (...) et l'avait chargé d'un message. C'est une divination importante. Un complot est en train de s'ourdir contre l'homme au totem léopard. (...). Le marabout lui recommande, avant vendredi, d'immoler aux mânes des ancêtres deux taureaux par nuit noire sur une tombe fraîche dans un cimetière et un poulet noir au fond d'un puits. Le dictateur a toujours pour règle d'immoler tous les sacrifices qu'on lui conseille. » p. 244.

L'impact des superstitions procède de la tendance à cautionner toutes les rumeurs et les bobards qui font état de recommandations faites aux proches des gouvernants à travers des prémonitions prévenant de quelque malheur ou renversement qui se trame. Ces artifices sont de gros mensonges auxquels recourent des ministres en disgrâce pour se faire réhabiliter. Ils poussent l'ignominie jusqu'à se présenter en « expressément recommandés » par les mânes des anciens.

« Chut ! Ne répétez surtout pas de telles stupidités devant M. Maheu. Les démocrates n'aident et ne protègent que les anticommunistes. (...) la lutte entre communistes et Occidentaux n'est qu'une querelle fraternelle entre blancs, entre riches, il faut s'y mêler. Nous Africains nous nous en mêlons pour en tirer des fruits ! » p.248.

Le communisme a été, pendant longtemps, un motif irréfutable que brandissaient les chefs africains pro-occidentaux, durant la guerre froide, prétexte qui ne lésinait sur aucun moyen pour écarter la menace de coups d'état prétendument commandités par le bloc soviétique.

Mais, lorsque « l'occasion fait le larron », comme le dit le proverbe, ce communisme est atténué et même valorisé pour n'être plus qu'une querelle fraternelle entre « Blancs », dont les Noirs ne doivent s'immiscer qu'au titre de dividendes à empocher : c'est le devoir de retenue pour des faveurs opportunes !

VI.2. Dimension sémantique :

Le recours constant à un code langagier balisé selon la pertinence collective convenue, n'exclut pas, pour autant, les distinctions et oppositions autour de ce concept de « vision du monde ».

« Une inconnue s'approcha et, à la surprise de la désespérée, salua dans un pur langage des montagnards du terroir (...) d'ethnie des hommes nus, originaire d'un fortin à portée de flèche... » p.43.

« Pendant huit siècles, la mythologie et les génies contentèrent les Songhaïs : les cultes holey restaient immuables. (...) Mais depuis que l'Afrique et les Songhaïs existaient, jamais au cours d'une danse de possession un homme couvert de kaolin et de pagnes multicolores. (...) Le devin du village avait prédit (...) que je réaliserais mon dernier et ultime miracle avant (...) de rejoindre un gîte de génie dans une rivière. (...) Les cases étaient barricadées : il était dangereux d'assister à l'immatérialisation d'un génie. » p. 150, 151, 152.

« Vers de Senghor : "Savane noire comme moi, feu de la mort qui prépare la re-naissance." » p.169, 170, 172, 176 et 177.

En effet, ce dialecte très singulièrement caractéristique renvoie à une région, à un peuple ou à une tribu géographiquement et ethniquement identifiés, tel que l'imagent ces vocables : pur langage des montagnards du terroir, pagnes, devin, culte, ethnie, fortin, portée de flèche, case, génie et le vers de Senghor achèvent de l'illustrer clairement.

Ainsi, le sociolecte nationaliste marquera son opposition, mettant en amont son patriotisme qui le distingue des autres. Dans un autre registre, l'ambivalence et les paradoxes expriment les dichotomies idéologiques qui récusent l'idée qui fonde l'existence d'un ensemble de valeurs univoques et naturelles.

VI.3. Dimension discursive :

Au niveau narratif, le sociolecte épouse un modèle, où le plan de l'énonciation et celui de l'énoncé sont pris en compte, car certaines oppositions peuvent se rencontrer, et au niveau syntaxique, et au niveau formel.

Niveau syntaxique :

« Sora, cordoua, tchao, donsomana, évélema, évela, karité, Sinbo, toubab, chéchia, gombos, casemate, chéchia, mezzin, fantasia-gbaka, wapiwapo, djoliba, fa, dansonton, donso-dewn, donsoba, donso-dégés, niama tutu, bibi-mansa, danso-hawka, dununkan, donsoba dankun, dankun, duga kaman, dayndyon, pokti, bilakoros, tamtameurs,

nôrô, bieris, tso, ké, lila, yawo, dioula, maso, holey, hawka, séma, djadb, sambaras, norô, boubou, yowo, favoro, norô, boubou, ngandas, fouilli fê kèrèmassa mi lalo »

Ces termes non vulgarisés, non coutumiers renvoient à une syntaxe spécifique usitée par des populations, communautés ou tribus affiliées à une région spatialement identifiée et géographiquement délimitée : l’Afrique Noire.

En outre, il est à préciser la récurrence des mêmes champs lexicaux chez chaque individu, de quelque statut qu’il soit, qu’il s’agisse de sujets d’ordre social (marabout, grigris, ensorcellement, totem, divination, vision, prémonition, géomancie, magie, rite, danso, génie, mânes des ancêtres, féticheurs, amulettes, talismans, culte, immolation, hymne) ou d’ordre politique (dictateur, communisme, socialisme, capitalisme, libéralisme...). Leur univers se circonscrit à ce lexique, et partant, il réfléchit leur « vision du monde. »

Les portraits moraux de tous les personnages transparaissent à travers leurs comportements quasi-identiques, hormis les intellectuels parmi eux, dont l’atomisation est quelque peu atténuée, plus ou moins relativement, selon leur statut dans la hiérarchie sociale. Kourouma, quant à lui, échappe totalement à la mêlée par le fait même de dénoncer haut et fort ces attitudes insensées dans l’ouvrage en question.

Le reste du discours s’annonce normalement selon le schéma actanciel classique.

Niveau formel :

Ce récit commence par un prélude et finit par un intermède. Son agencement présente une structuration formelle propre à l’auteur, très différente de celle empruntée par la quasi-totalité des écrivains : 6 (six) veillées, subdivisées en 24 (vingt-quatre) parties, entrecoupées par 17 (dix sept) intermèdes.

En conclusion, nous avons passé en revue la théorie sociocritique de Duchet et Cros, à laquelle Goldmann, Althusser, Kristeva et Zima ont apporté des apports.

Il importe de souligner que ce dernier volet, notamment celui de la forme, qui impartit à la démarche intertextuelle, dont l’analyse, annoncée en seconde partie, est

jugée absolument impérative, en raison de sa catégorie générique singulière, non seulement au plan du fond, mais aussi et surtout, au plan de la forme, et qu'il faille absolument explorer en raison de son appartenance au riche patrimoine culturel nigritique, encore méconnu sous divers angles : l'incomplétude le commande ; l'ignorer laisserait un goût d'inachevé !

Aussi, pour les besoins de la cause, il a été fait appel, comme supports, à deux contes, le premier issu du patrimoine de l'oralité maghrébine « *Les Déboires d'un Chiot* » et le deuxième universel « *Les Mille et Une Nuits* », l'un et l'autre anonymes, à des fins de confrontation avec notre roman négro-africain « *En Attendant le Vote des Bêtes Sauvages* », d'Ahmadou Kourouma.

Dans cette analyse, il sera inévitablement question d'intertextualité, de comparatisme, de sémiotique, de narratologie et de théâtre : « *nécessité fait loi !* ».

2^{ème} partie :

L'APPROCHE INTERTEXTUELLE D'APRES LA
THEORIE DE GERARD GENETTE.

Depuis des temps immémoriaux, l'intertextualité a eu à se pratiquer instinctivement, par influence consciente ou inconsciente. Son but ne vise pas à « copier intégralement » des textes ou fragments de textes, mais en escompte l'inspiration, à tout le moins l'imitation, quant au genre et à la littérarité.

L'intertextualité a donc toujours existé depuis que l'homme s'est mis à écrire. Une influence s'exerce sur lui par rapport à l'histoire et au collectif mental de sa société. Un ouvrage tient, par conséquent, d'un référent qui l'a précédé et ainsi de suite.

Cette motivation a obéi au vœu de l'esprit humain de s'intéresser à la littérature de « l'autre. » Son histoire est donc séculaire et universelle, bien qu'elle ait reçu divers noms avant de se fixer sur l'actuel.

L'approche intertextuelle fait partie des différentes théories d'analyses littéraires. Elle se propose comme perspective de faire des parallèles entre un texte et un ou plusieurs autres, dans le dessein d'y trouver des « analogies » ou des « rapprochements ». Nous sommes en plein cosmopolitisme et il y est même question « d'altérité ».

I. NOTIONS THEORIQUES

Parler d'intertextualité c'est parler, d'entrée de jeu, de cosmopolitisme, en évoquant **Goethe**³¹, **Voltaire**³², **Rousseau**³³, **Diderot** et plus récemment « le cercle de Coppet » où **Mme de Staël** a eu l'insigne honneur de réunir des Suisses, des Allemands et des Français autour de la question : le but ? La confrontation des littératures respectives et autres disciplines, sans que nulle partie n'en proclame sa supériorité. Faut-il en conclure que l'impact de "*la querelle entre anciens et nouveaux*" est encore plus vivace que jamais ?

I.1. l'intertextualité : généralités

La notion d'intertextualité est née entre 1960 et 1970.

³¹ Ecrivain, homme politique et savant allemand (1749-1832).

³² Ecrivain français (1694-1778).

³³ Ecrivain et philosophe de langue française (1712-1778).

Parler d'intertextualité, c'est parler de transtextualité, voire la relation qui existe entre un texte et un autre ou d'autres, de façon explicite ou secrète. Néanmoins, il est à souligner que seule l'architextualité intéresse ce cadre d'étude.

En effet, l'intertextualité se définit par la présence effective d'un texte dans un autre. Selon **Gérard Genette**³⁴, cette transcendence qu'il appelle "transtextualité" se manifeste sous quatre facettes différentes, parmi lesquelles, seule l'architextualité nous intéresse.

II. L'ARCHITEXTUALITE

L'*architextualité* signifie la relation muette ou implicite d'un texte à une catégorie générique (genres littéraires).

II.1. Définition de Gérard Genette

Genette définit l'intertextualité selon un angle de vision propre : « *elle n'est pas un élément central, mais une relation parmi d'autres* » et la situe « *au cœur d'un réseau* »³⁵.

Par ailleurs, il faut souligner que tout texte se construit d'une mosaïque de citations, par le phénomène d'absorption ou de transformation, voire l'influence d'un écrivain par l'autre.

Aussi la compréhension du texte exige-t-elle un savoir-lire préalable, une expérience textuelle et une richesse littéraire.

Compte-tenu de ce qui précède, il est permis de dire que l'intertextualité vient à travers ses variantes en appoint aux études opérées par la littérature comparée.

S'il est effectif encore que l'intertextualité a établi – depuis la plus haute Antiquité - que « *tout écrit tient d'un autre qui l'a précédé* » – en termes d'inspiration ou de comparatisme même, le principal est de faire la part du possible et celle du fictionnel : ne dit-on pas, que dans ce genre d'écrit, « *il n'y a pas de vérité pure !* » ?

En effet, à la lecture du roman en question, nous faisons l'expérience d'un transport continuels vers des temps différents : des allées et venues entre le réel et le

³⁴ Gérard Genette, « Figures III », Editions du Seuil, 1972, collection Poétique.

³⁵ Gérard Genette, « Palimpsestes ».

fictionnel jalonnent le texte, où souvent il y a peine à discerner un aspect de l'autre, vu la part du plausible que la raison peut cautionner et celle du sceptique, de l'invraisemblable que décrivent des extrapolations rituelles et magiciennes inouïes, que l'opacité et l'immatérialité exacerbent.

Il faut avouer que le monde métaphysique se caractérise par l'opacité et le paroxysme du mystère. Dès lors, il s'avère très difficile à cerner, en ce sens qu'il n'obéit pas à des paramètres tangibles, facilement évaluables selon nos perception et dimension humaines.

II.2. Définition de Michaël Riffaterre

Riffaterre³⁶, quant à lui, précise que « *l'intertextualité est la perception par le lecteur de rapports entre une œuvre et d'autres* » qui lui sont antérieures ou postérieures. Cette perception est synonyme de contrainte.

Dès lors, on peut l'assimiler à un effet de la lecture, plutôt que d'écriture, vu les références évolutives, voire propres à chaque génération (présomptions de prescriptions).

II.3. Définition de Roland Barthes

Pour sa part, **Roland Barthes**³⁷ fait état de « *ramifications de mémoire* », qu'« *un mot, une impression, un thème* » stimulerait un texte, au point de réfléchir une image, à travers laquelle nous serions à même de déchiffrer tout autre genre de texte, illustrant ce qui constitue « le prisme ».

A l'évidence, à travers une lecture donnée, il y a comme « une étincelle » qui jaillit du « subconscient » pour replacer en amont des éléments similaires, auparavant conservés en mémoire, consécutivement à une lecture, plutôt qu'à une écriture.

C'est précisément cet « effet de lecture » bien assimilée, qui les a imprimés, et c'est cette unanimité qui est mise en exergue par la quasi-totalité des théoriciens mentionnés supra, exprimant cette intertextualité qui habite l'auteur, lequel, en

³⁶ Michaël Riffaterre, La Trace de l'intertexte, « la Pensée, n°215 », octobre 1980.

³⁷ Roland Barthes, « Le Plaisir du texte », Seuil, 1973.

condition d'écriture, convoque « la compilation de son tréfonds », l'extériorisant, parfois inconsciemment et l'insérant dans l'ouvrage de conjoncture.

Ces fortes « polarisations » ou « influences » des référents, conduisent souvent le lecteur avisé à faire des constats frappants de similarité entre une œuvre récente et une ou plusieurs qui l'ont précédée.

« *En attendant le vote des bêtes sauvages* » est un roman remarquable : une véritable chronique historico-sociopolitique.

III. APPLICATION

L'agencement de ce roman présente une spécificité propre à l'auteur.

En effet, obéissant à une structuration formelle rigoureuse et nouvelle dans son genre, elle diffère de la forme classique, usitée par la quasi-totalité des écrivains.

Il se constitue de 6 (six) veillées, fractionnées respectivement en 4, 6, 3, 5, 3 et 3 parties (vingt quatre parties au total), qui se suivent chronologiquement comme un feuilleton et s'étirent sur six nuits consécutives : chaque récit est entamé par un « prélude » et interrompu par des « intermèdes », avec une formule « d'ouverture » et une autre de « fermeture ».

L'auteur s'affranchit de chapitres, optant pour, seulement, des parties, cependant disproportionnées.

Il est à préciser que son procédé avoisine celui du théâtre : le donsomana (geste typiquement africaine) peut-être mené par plusieurs acteurs, un sora (le griot, aède, flutiste, chanteur, danseur, fou du roi, flutiste) et un répondeur ou plus (commentateur, critique, louangeur, assistant, interrogateur, dénonciateur des frasques).

« *Président, général et dictateur Koyaga, (...). Nous dirons la vérité. La vérité sur votre dictature. La vérité sur vos parents et vos collaborateurs. Toute la vérité sur vos saloperies, vos conneries ; nous dénoncerons vos mensonges, vos nombreux crimes et assassinats...* » p.10..

L'exécution de ce rite exige que la confession se fasse en toute vérité : la récurrence de ce terme n'est pas fortuite, ainsi que la citation de toutes les exactions commises.

« Arrête d'injurier un grand homme d'honneur et de bien comme le père de la nation Koyaga. Sinon la malédiction et le malheur te poursuivront et te détruiront. Arrête donc ! Arrête ! » p.10.

« (....), monsieur le président et guide suprême (...).p.75.

Ainsi donc, le sora se permet d'écortcher le président-héros et guide suprême en lui débitant toutes ses cruautés en face, sans risque de représailles : c'est la coutume qui le veut, puisqu'il s'agit d'un rite « purificateur », qui vise la rémission de l'auteur.

Même les chasseurs ou le héros, tantôt « encensé », tantôt pris à partie, ont toute latitude d'intervenir à chaque fois que de besoin, pour compléter par des détails occultés, dans le dessein d'une absolution complète qu'agrèeraient « les esprits des anciens ».

« (....), vous ne vous êtes pas contenté de faire passer de vie à trépas les quatre monstres qui terrorisaient tous les pays paléos. (....), impossible de citer tous les exploits du sinbo-né que vous êtes, ajoute Maclélio » p.p.75-76.

(....) Koyaga répond avec le sourire. Les lycaons encore appelés chiens sauvages sont les fauves les plus méchants et féroces de la terre, si féroces et méchants qu'après le partage d'une victime chaque lycaon se retire loin des autres dans un fourré pour se lécher soigneusement (...). La meute dévore sur place tous les membres de la bande négligemment nettoyés les croyant blessés. » p.95.

Dans cette geste africaine, ces trois personnages jouent des rôles devant des spectateurs, en dialoguant, en répliquant, en développant des flash-back et en agrémentant leur représentation par des préludes et des intermèdes variés (dances, musique, chants, débit de proverbes, d'excentricités et d'obscénités telles que des lazzis et gestes lubriques suivis d'émission de pets).

Ces « interruptions » sont très similaires aux entractes connus au monde théâtral, où même des didascalies sont constatées, sauf qu'au théâtre classique, les acteurs font l'économie du choquant par l'entremise d'euphémismes.

Le récit se constitue, tout au long de la trame, d'analepses et de prolepses. Il est ponctué par l'intervention intermittente du « répondeur », interrompu, à des intervalles plus ou moins réguliers par des intermèdes (dix-sept), jalonnés de proverbes et dictons

(sagesses et morales), relatifs aux différents thèmes abordés : une forme originale, assez similaire à celle usitée également en Afrique du nord.

La reprise de la séquence s'opère selon le même scénario, concomitamment avec l'évocation de ses exploits et concluant aussi par des sagesses très philosophiques et des morales : le lecteur, transporté au cœur de l'Afrique plurielle, fait alternativement des navettes entre le merveilleux, le fantastique et le réel.

D'habitude, le roman universel est généralement segmenté en parties incluant des chapitres, des paragraphes, des épisodes et des séquences, que des détails typographiques viennent encore, parfois, illustrer selon un ordre clair.

Néanmoins, il est certains romanciers, plus scrupuleux de la forme, qui recourent à des découpes des trames en « épisodes » ou « tableaux » à des fins de contextualisation dans le temps et dans l'espace leur œuvre et en marquer la linéarité.

Pour le cas de Kourouma, le fractionnement est fait en « veillées » et menées à la façon théâtrale en actes et en scènes. En Afrique du Nord, où l'oralité a longtemps prédominé, il y a – pour chaque conte qui n'est narré qu'exclusivement de nuit – une expression d'**ouverture** et une autre de **fermeture**.

Remarques :

1. Pour le cas précis du répondeur, nous constatons, qu'en Afrique Noire, sa présence est constante à toutes les occasions publiques : dans le cadre de la lutte anti-apartheid, par exemple, nous le remarquons dans les sermons de Martin Luther King³⁸ et discours de Nelson Mandela³⁹, très ponctués par les approbations ou réprobations ininterrompues d'un répondeur qui se tient toujours juste derrière l'orateur : un binôme constant !

A travers ce détail quasi présent, il faut en conclure qu'il s'agit là de personnages incontournables que la tradition a imposés et stéréotypés en

³⁸ Pasteur en Alabama (1929-1968), humaniste et activiste contre le ségrégationnisme pratiqué aux Etats-Unis durant les années 1950.

³⁹ Héros international (1918-2013). Activiste, puis leader de l'ANC (Congrès National Africain) qui prône la lutte contre l'oppression et le colonialisme du blanc. Il combatta la politique raciste de « l'Apartheid » par la non-violence et sera emprisonné durant 27ans. En 1993, Il obtient le prix Nobel de la paix et deviendra le premier président noir de l'Afrique du Sud (mandat de 1994 à 1999).

pareilles manifestations ou circonstances, comme s'ils contribuaient à « sensibiliser et à chauffer » l'assistance, dans un dessein d'endoctrinement tribal ou religieux, ou d'adhérence politique.

2. *En Afrique du Nord, il y a une légende très vulgarisée qui prétend que les contes ne se font jamais de jour, au prétexte que les narrataires ne soient assaillis par les poux. L'immaturité et la niaiserie des enfants fait que le motif soit admis sans sourciller.*

Les tableaux suivants distinguent l'universel du particulier de l'Afrique Noire :

U N I V E R S E L	N E G R O – A F R I C A I N
<u>Contes-supports</u> « Les 1001 nuits - l'hiver, la chèvre et le loup - le leurre du renard - la chèvre et le loup - les affres conjugales de la tortue - les déboires d'un chiot - l'infortunée Naâra. » : tous ces contes proviennent de <u>l'oralité</u>. PARTIES ↓ Chapitres ↓ Paragraphe ↓ Episodes ↓ Séquences <u>Remarques :</u> Seul le premier constitue un feuilleton. Les autres ne font qu'un épisode. Certains ont une reprise : c'est une forme de refrain qui s'allonge à chaque séquence. - Chapitres proportionnés. - Paragraphes proportionnés. - Linéarité effective. - Absence de répondeur. - Présence de narrataires. - Absence de spectateurs.	6 veillées : fractionnées en 24 parties. <u>VEILLEE I</u> 4 PARTIES ↓ Actes ↓ Scènes VEILLEE II : 6 parties. VEILLEE III : 3 parties. VEILLEE IV : 5 parties. VEILLEE V : 3 parties. VEILLEE VI : 3 parties. <u>Remarques :</u> Procédure identique à la représentation théâtrale : 1. Les intermèdes remplissent la même fonction que les entractes. 2. La présence du héros en fait un actant. - Absence de chapitres. - Parties disproportionnées. - Chronologie des parties (veillée 1 à 6). - Présence d'un répondeur. - Présence de spectateurs (en même temps narrataires).

AFRIQUE DU NORD	AFRIQUE NOIRE
<u>Incipit</u> : expression d'<u>ouverture rimée</u> « <i>cane ya ma cane, fi kadime ez-zamane wa salef el aâsr wa el awane... (Il était une fois au cours des siècles passés, ou il y avait jadis...)</i> » considérée comme prélude. <u>Temps</u> : narration faite exclusivement de nuit. <u>Lieu</u> : imaginaire, imprécis, vague. <u>Linéarité</u> : effective. <u>Personnages</u> : fictifs ; nombre restreint aux actants (5 à 6). <u>Narrateur (s)</u> : principalement la grand-mère, accessoirement le grand-père. <u>Narrataire (s)</u> : les petits-enfants et enfants en bas-âge. <u>Durée</u> : une partie de la nuit (extensible en fonction de la longueur du conte). <u>Fond</u> : récit fictif (merveilleux), verbe correct ; contenu assimilé à un rite <u>initiatique</u>, il véhicule des sagesses et de la morale. <u>Finalité</u> : préparation au sommeil. <u>Epilogue</u> : expression de <u>fermeture</u> « <i>el kassa rahet wa hna gaâdna... :</i> » « <i>L'histoire s'achève et nous autres demeurons... (Lire dans notre réel)</i> ». <u>Nota</u> : - absence d'intermèdes. - conte inachevé se continuera la nuit suivante. - absence de répondeur. - différent de la berceuse (faite aux bébés) qui est une chansonnette.	<u>Incipit</u> : prélude se constituant d'un donsomana, (geste africain à plusieurs actants, où chants, danses excentriques, déclamations de grossièretés, de blasphèmes et de pets sont exécutés). <u>Temps</u> : narration faite exclusivement de nuit (veillées). <u>Lieu</u> : réel, précis, appellation codée. <u>Chronologie</u> : veillée 1 à veillée 6. <u>Personnages</u> : réels ; nombre exorbitant (plus de 80 entre actants et figurants). <u>Narrateur (s)</u> : binôme (sora répondeur en alternance), accessoirement le héros. <u>Narrataire (s)</u> : les héros, les tenants du pouvoir (rituel ; louanges....). <u>Durée</u> : une nuit par veillée (six nuits au total). <u>Fond</u> : récit mi-réel (authentique), mi-fictionnel (séquences de magie) ; verbe grossier ; contenu assimilé à un rite <u>purificateur</u> (quête de rémission). <u>Finalité</u> : absolution du coupable. <u>Epilogue</u> : long intermède sanctionnant la fin de chaque veillée (même contenu que le prélude, avec en sus, des chants, des danses, des dictons, des proverbes). <u>Nota</u> : - présence d'intermèdes (plusieurs par veillée). - présence de répondeur. - finalité autre (rituel). Parfaite similitude avec le théâtre (didascalies, dialogue, monologue, tirades et répliques).

« **LES MILLE ET UNE NUITS** »

Considérons maintenant le recueil de contes populaires : « *Les Mille Et Une Nuits* ». C'est le pan le plus cossu de la littérature arabe qui a le mieux polarisé l'imaginaire collectif du monde, tous continents confondus.

Il a été écrit originellement en arabe et traduit dans une multitude de langues. Très vulgarisé et universellement connu, nous remarquons que la trame du récit premier est identique à la centaine d'autres qui lui sont enchâssés.

Il s'est fait le support d'une mythologie et de croyances spécifiques à l'Orient, le monde arabe étant le plus en vue. La forme même des *Nuits* fait la différence par rapport aux contes classiques, ce qui donne une caractéristique originale à l'œuvre.

Les personnages arborent des multitudes de rôles dans des thèmes récurrents, souvent localisés au Proche et Moyen-Orient, avec parfois des tentacules qui vont jusqu'aux confins de l'Inde et de la Chine.

Il s'est constitué de nombreuses versions orales et n'a été figé par l'écrit qu'au XIII^e siècle, d'où son origine persane et indienne supposée et l'impossibilité de lui assigner un auteur. En tout cas, les indices combinés le font aussi arabe, mais les plus probants qu'il renferme le feraient remonter au III^e siècle hindou et l'y contextualiser temporellement.

Pour ce qui concerne l'édition, elle aurait été le fruit du résumé de quelque soixante-dix (70) manuscrits originaux, qui désignent deux grandes lignées : ceux de « la branche égyptienne » (éditions Bûlâq / Calcutta), réputées plus complètes, et ceux de « la branche syrienne » (dont le texte d'Antoine Galland⁴⁰).

Il est à souligner que certaines traductions ont subi des insertions émanant de plusieurs manuscrits, outre les aménagements conjoncturels propres à chaque conte et conteur.

La genèse du récit-cadre, qui situe l'époque au Moyen-âge et les lieux en Andalousie, n'en fait pas moins une narration mi-réelle, mi-fictionnelle. Il y est raconté les affres des sujets de l'empereur Chahrayar qui, fortement aigri contre les femmes, s'anima d'un désir de vengeance : il avait ordonné à son grand vizir de lui

⁴⁰ Orientaliste français (1646-1715).

ramener chaque soir une belle fille, avec laquelle il couchait et qu'il tuait le lendemain matin.

Ce scénario avait duré un certain temps et la quasi-totalité des pauvres créatures avait été décimée. Cette psychose affecta tout l'empire et la majorité des sujets commençait à évacuer ses filles vers des cieux plus cléments, à telle enseigne qu'il en restait très peu.

Mais Chahrayar devenait de plus en plus impénitent et réclamait chaque jour une nouvelle victime. Décontenancé, son vizir – qui ne trouvait d'ailleurs aucune fille à présenter – s'isola lui-même momentanément par crainte de représailles.

Remarquant son inquiétude, sa fille, la très belle Shahrazad qui était d'une grande érudition, proposa une solution aléatoire. Sa stratégie consistait à reporter, autant que faire se peut, l'échéance de sa sentence en racontant chaque soir un conte à l'empereur. Si elle réussit, elle aura sauvé les filles de l'empire, dans le cas contraire, elle se serait quand même sacrifiée pour une bonne cause, en martyre.

Au palais, elle demanda une faveur à Chahrayar : passer sa dernière nuit avec sa sœur Dounyazad. Le monarque y consentit, mais il se mit à leur fenêtre et prêta l'oreille : Chahrazad entreprit la narration de son premier conte.

La nuit suivante, la cadette dit à son aînée « *Ô sœur ! Raconte-moi la suite du conte "Le commerçant et le génie."* ». Ce à quoi la narratrice rétorque : « *Avec tendresse et générosité, si l'empereur me le permet.* ». Le monarque, visiblement aguiché, y agréa et Shahrazad ouvrit cet épisode par la formule « *Balaghani ayouha el malikou er rachid annahou... (Il m'est parvenu, ô sire ! l'éclairé, que...)* », poursuivant la narration de la veille.

A l'aube, elle s'arrangea pour le couper ou le mettre en abîme au moment le plus captivant, usant d'une autre formule « *Wa adraka Shahrazad as sbah, fassacatète 3ani el calème el moubèhe (L'aube vint à pointer et Shahrazad s'interrompt.)* » au moment le plus captivant, suspendant l'intrigue.

Désormais, Chahrayar avait mordu à l'hameçon car il prit habitude et goût pour ces contes. Aussi fit-il montre d'un grand intérêt à les écouter.

La grande diversité des thèmes et des titres (Habil et Qabil, Aladin, ou la Lampe merveilleuse, Ali Baba et les Quarante Voleurs, L'Histoire de Qamar az-Zamân, Le Mariage d'al-Ma'mûn, L'Histoire de l'envieux et de l'envié, Le Conte d'Ayyûb le Marchand, de son fils Ghânim et de sa fille Fitna, L'Épopée de Umar an-Nu'mân, Les Ruses des femmes, Sinbad le Marin, Le Cheval enchanté, Le Conte du pêcheur et du démon, Le Conte du Tailleur, du Bossu, du Juif, de l'Intendant et du Chrétien, L'histoire du Prince Ahmed et de la fée Pari-Banou, Kamaralzamân et la princesse Boudour, La Jouvencelle, lieutenante des oiseaux, Le Marchand et le Démon, Le Portefaix et les trois Dames, Les Sept Vizirs, Histoire d'Hassan le cordier...) le subjuguèrent à telle enseigne qu'il gratifia son vizir de lui avoir ramené Chahrazad, par le truchement de laquelle il se confessa et reprit le chemin de la raison, celui des hommes justes et des bienfaiteurs.

Remarque :

Une constante caractérise aussi tous les contes des "Mille Et Une Nuits" ; la mort n'est jamais désignée par son nom, mais par l'euphémisme suivant : « Illa an atathou hazimat allathète wa moufarikète al jama3ète wa moukharibète addyar el 3amirète wa mouyattimète el banina wa el banète (jusqu'à ce qu'il soit appréhendé par celle qui vainc les jouissances, sépare les collectivités, sème le chaos au sein des cités vivantes, faisant des garçons et des filles des orphelins) », comme pour signifier et souligner une convenance également en vigueur dans le théâtre, à savoir, se départir des susceptibilités en éludant toute chose tragique, choquante, malsaine et affligeante.

« LES DEBOIRES D'UN CHIOT »

Pour ce qui concerne les contes pris comme références et supports, le cheminement général fait état des 31 fonctions que Vladimir Propp a définies. En outre, de même les rôles des personnages-actants (schéma actanciel type) s'illustrent de manière quasi similaire à ceux des « *Mille Et Une Nuits* », hormis pour « *les déboires d'un chiot* », où une reprise (sorte de refrain épisodique) revient, à chaque fois plus rallongée, sanctionnant la fin d'un épisode qu'elle récapitule. Elle fait office de récurrence indiquant la linéarité, maintenant la tension et mettant en exergue

l'intrigue. Elle réitère le vœu de l'infortuné et désespéré chiot qui appréhende un « Aïd » des plus désolants, une fête intolérable, s'il ne venait pas à recouvrer sa queue.

Le dénouement de son calvaire lui ferait éviter ainsi l'hilarité insoutenable de ses cousins à son endroit : en fait, ce petit animal voulait prouver à sa grand'mère qu'il avait grandi – il faut voir là un autre rite initiatique - et qu'il était désormais, lui aussi, capable de ramener du lait à l'image des ses pairs.

Malheureusement, sur le chemin du retour, sa griserie porta son enthousiasme à son optimum et lui fit commettre l'imprudence de déverser cette denrée. En représailles, son aïeule lui coupa la queue et lui commanda de se débrouiller pour ramener le lait. Elle subordonna sa restitution à cette condition sine qua non. La fête religieuse de l'Aïd était imminente et il lui fallait se surpasser !

Pour son initiation, il dût monnayer son affaire avec la chèvre qui réclamait de l'herbe, laquelle ne pouvait être fournie que par le pré, qui demandait à son tour de l'eau, liquide que ne saurait consentir la fontaine asséchée, à moins que des danseurs ne la stimulent. Ces artistes prétexteront l'usure de leurs chausses et en exigeront de neuves. Il fallait maintenant recourir au savetier qui demandera aussi des œufs pour que les chaussures « grincent » au maximum, ce qui le conduisit encore chez la poule pour les quémander : tout un imbroglio pour un petit bout de queue !

En définitive et au bout de mille peines, chaque exigence fut satisfaite et la « sérénade » agréée par la fontaine adulée qui arrosa la prairie faisant pousser l'herbe, que la chèvre brouta pour, enfin, fournir ce précieux lait tant exigé par la grand-mère, qui en attendait plus la capacité à surmonter les aléas pour atteindre l'objectif assigné.

Quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il recouvrer sa vraie nature en récupérant sa queue ! Ainsi revigoré, il vécut la même atmosphère conviviale et les mêmes réjouissances avec ses cousins le jour de l'Aïd.

Moralité de l'histoire ? « *Rien ne sert de courir, il faut partir à point.* » et encore « *tout vient à point à qui sait attendre* » disent ces deux proverbes, très expressifs du cas. La suffisance est un vilain défaut qui réserve tellement de surprises, mais « *L'union fait la force* », et c'est grâce à la solidarité que l'on a raison de tous écueils.

En définitive, les contes de tous les âges constituent des rites initiatiques à l'adresse des adolescents qui véhiculent des sagesses et des morales.

D'une manière générale, tout épilogue livre un dénouement heureux où tout s'achève en beauté, soit par le mariage du héros avec l'héroïne, auquel cas, il y a toujours une formule finale :

« *Ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.* », soit le triomphe de la vertu !

Les cas de drame sont très rares, sauf lorsqu'il s'agit d'exprimer le martyre du héros : un sacrifice au nom de la patrie ou de grands idéaux !

Le tableau suivant schématise les analogies et les divergences entre le roman classique et la structure postérieure à l'oralité, mais y attenante adoptée par Kourouma.

« Les Mille Et Une Nuits »	« En Attendant le vote des bêtes sauvages »
Structuration identique du récit 1^{er} et des récits enchâssés, comme suit : <u>N U I T</u> (1001) PARTIES └┬┘ Chapitres └┬┘ Paragraphe └┬┘ Episodes └┬┘ Séquences Remarques : « <u>NUIT</u> » • Trame : un récit <u>premier</u> divisé en épisodes et récits <u>seconds</u> ; <u>mi réel, mi-fictionnel</u>. • Refrain : certains récits ont un refrain (s'allonge après chaque séquence). • Chapitres : disproportionnés (poèmes selon conjonctures) • Narrateur : Shahrazad, victime en sursis. • Narrataire(s) : un (Chahrayar), parfois deux (Dounyazad, la sœur de Shahrazad et le roi). • Spectateurs : néant. • Intermèdes : néant. • Prélude : néant. • Formule d'ouverture : «Balaghani ayouha el malikou er rachid annahou... (Il m'est parvenu, ô sire ! l'éclairé...) ». • Formule interromptive : Elle s'effectue toujours au <u>moment le plus captivant</u> : « Wa adraka Shahrazad as sbah, fasacatète âni el calème el moubèhe. (L'aube vint à pointer et Shahrazad s'interrompt.) » N.B : « nuit » connote « veillée ».	Structuré en 6 veillées, fractionnées en 24 parties, selon schéma suivant : <u>VEILLEE I</u> 4 PARTIES → Actes → Scènes VEILLEE II : 6 parties (actes et scènes). VEILLEE III : 3 parties (actes et scènes). VEILLEE IV : 5 parties (actes et scènes). VEILLEE V : 3 parties (actes et scènes). VEILLEE VI : 3 parties (actes et scènes). Remarques : « <u>VEILLEE</u> » Schéma identique à la représentation théâtrale où tout est <u>réalité</u> (didascalies, dialogue, monologue, tirades et répliques) Néant. Néant. Mais parties <u>disproportionnées</u>. (Proverbes et dictons relatifs aux thèmes). <u>Toute l'assistance</u> : sora, répondeur (chasseur, personnalité ou héros). En même temps <u>spectateurs</u>. En même temps <u>narrataires</u>. <u>Entractes</u> ayant la même fonction. Présence de préludes. Ouverture : Prélude se constituant d'un donsomana, (geste africain à plusieurs actants où il y a des chants, des danses et d'autres écarts et excentricités). Fermeture : Elle se fait indifféremment, puisqu'elle ne renferme <u>rien de captivant</u> (long interlude en fin de chaque veillée : même contenu que le prélude, avec en sus, chants, danses, dictons et proverbes). N.B : « veillée » connote « nuit ».

Dans la simili chronique historico-sociopolitique en question de l'Afrique d'aujourd'hui, « En attendant le vote des bêtes sauvages », il est décrit des actes d'une

rare férocité, sur un ton de dérision et dans un style narquois, très humoristique : utilisation d'exemples insolites et de comparaisons singulières, typiquement africains, puisés d'un lexique traditionnel, impartissant exclusivement au patrimoine linguistique de ce terroir nigritique.

La thématique de ce roman traite, sur fond de raillerie très subtile et dans un style osé, les travers des tenants du pouvoir en Afrique, les moyens rebutants, inhumains qui sont mis en œuvre avec un cynisme et une rare cruauté.

Le contexte spatio-temporel situe les événements en Afrique noire au XX^e siècle, avec une allusion qui n'exclut pas l'Afrique du Nord, en ce sens que certains de ses dirigeants sont nommément cités dès l'incipit.

Les personnages sont en nombre exorbitant (quatre vingt quatre) : cela s'explique par la multitude d'événements historiques et l'implication d'une mosaïque d'actants principaux et d'autres conjoncturels. Il y a un constat d'analogie numérique et thématique, à quelque différence près, avec « *La 1^{ère} Trilogie* » de Mohammed Dib.

Il importe de souligner que tous les romans négro-africains présentent la même caractéristique, de même qu'ils abordent les mêmes thématiques retraçant tous les aspects de la vie.

Nous faisons aussi comme constat : l'engagement, l'amour de l'Afrique, la quête identitaire et la défense de la négritude, fortement assumée : déchirement / oppositions (souci de rester africain par le sang et la terre / attrait fascinant de la civilisation européenne) ; relents de colonisé, hostilité à « l'hybridité » et au « mixage » avec la race blanche du « colonisateur », appréhension de « dépossession » par le Blanc, aspects que les tiraillements entre les deux cultures (originelle et celle du colonisateur) révèlent tout au long de la trame.

Il y est question également de problèmes socioéconomiques et politiques.

Il y a toujours comme constantes le chant, la danse, les rites, la superstition et la magie, sans lesquels l'Afrique Noire perdrait de son identité et de son âme.

Néanmoins, en ce qui concerne cet ouvrage de Kourouma, et notamment la foultitude de personnages, les omniprésents sont : Koyaga, Nédjouma (sa mère, illustre

magicienne dont le prénom connote déjà la fonction), Bokano (sorcier, prêtre, devin, marabout, guérisseur, féticheur, parrain de Koyaga), Técioura (répondeur, cordoua, musicien-flûtiste, ancien tirailleur, maître chasseur, ami de Koyaga) Maclédio (ancien journaliste, ministre de l'orientation, ami de Koyaga) Bingo (sora, musicien-cora, griot-flatteur, ancien tirailleur, maître chasseur, ami de Koyaga) : leurs portraits moraux sont quasi identiques.

Les héros sont prédestinés, selon les superstitions et la magie à présider aux destinées du pays et qu'il ne faille pas, par conséquent, entraver sous peine de représailles de la part des esprits des Anciens (sécheresses, calamités, épidémies...) : procédés magiciens énumérés avec illustrations en annexe.

Au plan du fond, le style cossu, parfois indécent, mais abondamment jalonné de philosophie et d'humanisme à travers les innombrables proverbes et dictons, rappelle les sens profonds exprimés dans toute l'œuvre de Saint-Exupéry.

Il gagne en raffinement, en subtilité et en raillerie. Il est très souvent concis, se suffisant à peine de deux, trois mots. Il contient beaucoup d'exclamations, (faites au répondeur Tiécoura à chaque début de récit), dues à l'admiration et aux flatteries innombrables (très subtils éloges, flatteries ironiques et dérisoires à l'endroit des dictateurs) : n'est-ce pas que « *tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute* » ? dit le proverbe.

Les figures de style sont particulières et combinatoires : le français est « pétri » d'une main de maître et « malinkinisé » par l'auteur pour une représentation au plus près de la réalité.

L'insertion de mots spécifiques non vulgarisés chez les autres auteurs francophones, attestent d'une diglossie et d'une culture double (négro-française) extraordinaires : l'auteur étant réputé pour sa prédilection à l'entorse du français par le biais de néologismes, d'allusions et d'ambivalences, devons-nous encore le rappeler.

Il est aussi remarqué un autre détail qui consiste en des répétitions de chapitres entiers, d'un vers de Senghor, de dictons, de proverbes (p.117-125-146 : 1^{er} proverbe) jalonnant le texte, notamment pour ce qui concerne les exactions du souverain du pays des Djebels et du Sahara, les péripéties des émissaires des autres chefs d'états, venant

en visite exprimer leur soutien et leur sympathie à leur homologue qui vient d'échapper à un putsch.

Ces répétitions et reprises sont monnaie courante : cette caractéristique semble être une constante aux écrivains africains, à l'image de Yasmina Khadra par exemple (dans le même ouvrage « *L'attentat* », où l'incipit est intégralement repris en épilogue : prolepse). Il y a assurément des explications à cela (prolepse ou rêve prémonitoire).

En écriture, la reprise et la récurrence ne sont ni fortuites ni superflues : elles peuvent signifier une mise en exergue, ou transcrire le fruit d'une inspiration, d'un vœu de consignation d'une histoire, de témoignages importants, « d'une muse » lorsqu'il s'agit notamment de poésie, de mémoires intimes ou de confessions.

D'autre part, de par sa structuration ce roman, faut-il le rappeler encore, l'ouvrage de Denis Diderot, intitulé « *Jacques le Fataliste* » et aussi celui de Guy de Maupassant « *les contes de la Bécasse* », où similairement, de nombreux récits et micro-récits sont emboîtés dans le récit-cadre, ponctué de mises en abîmes et d'ellipses qui n'altèrent en rien ni la linéarité, ni la substance du texte, et encore moins, sa cohérence et sa cohésion.

Un éventail des plus complets passe en revue les procédés immondes utilisés par les dictatures africaines, dépassant en cruauté toute imagination (intrigues, orchestration de mises en scène, scénarios fallacieux, sévices et exécutions sommaires, supplices moraux, entourloupettes, voire toutes les formes d'ignominie et d'atteintes à la dignité, à la considération et aux droits de l'homme, sans aucun état d'âme : un comportement bestial, plus atroce encore que celui des prédateurs de la jungle), ce qui corrobore d'ailleurs le titre attribué à cet ouvrage unique en son genre.

Les analyses combinatoires que permettent les théories sociocritique et intertextuelle (architexte exclusivement) sont à même d'établir, d'une part tous les schémas mentaux de cette société atomisée dans ses moindres détails par des superstitions absurdes et fortement polarisée dans sa vie quotidienne par la magie dans toutes ses formes, assimilée cependant à des croyances religieuses et rituellement pratiquée ; d'autre part les analogies et ressemblances formelles qui charpentent le

roman classique, universellement connu aux anciens romanciers et celui particulier à la négritude, architextuellement parlant, propre à Ahmadou Kourouma.

En définitive, au mépris du caractère sacro-saint de la « littérature », et du phénomène de mouvance littéraire, il est loisible de dire, qu'au plan purement formel, le roman est susceptible « d'entorse », voire de dérogation aux principes généraux édictées par la « Poétique » d'**Aristote**⁴¹ et l'intransigeance des « Anciens », dont **Boileau**⁴², **La Fontaine**⁴³, **La Bruyère**⁴⁴ et **Racine**⁴⁵ ont été les primes défenseurs, qui n'ont pu souffrir que l'on enfreigne les jalons posés et imposés par l'Antiquité Grecque.

Cependant, « La querelle des Anciens et Modernes » donne à croire que **Perrault**⁴⁶, **Arnauld**⁴⁷ et **Pascal**, de par leur intercession et leur entreprise de conciliation entre les deux camps, s'identifieraient comme les premiers à permettre cette tolérance.

Procédant de la même démarche, Kourouma, déjà connu pour son enclin à l'entorse et au jeu sur les néologismes, leur emboîte le pas, en ayant l'audace d'engager un défi à la langue française. Il reste qu'il motive cette « incartade » par son manque de transcription des représentations qu'il ambitionne d'imager, voire ses limites d'expansivité, et qu'il faille, par conséquent, « mixer » au « Malinké » maternel pour la rendre plus expressive des profondes réalités africaines.

Dès lors, n'est-ce pas une occasion, parmi d'autres, que saisit Kourouma pour investir la littérature française, la « taquiner », la « malaxer » et la « travestir » ?

En conclusion de cette deuxième partie, nous estimons avoir traité, tour à tour, la notion « d'architextualité », définie par Genette, Riffaterre et Barthes, avant de passer à l'application qui a consisté en une comparaison entre le roman

⁴¹ Philosophe grec (384-322 av. J-C).

⁴² Ecrivain français (1636-1711).

⁴³ Poète français (1621-1695).

⁴⁴ Ecrivain français (1645-1695).

⁴⁵ Poète dramatique français (1639-1699).

⁴⁶ Ecrivain français (1628-1703).

⁴⁷ Théologien et auteur français (1612-1694).

universellement adopté et celui spécifique à la négritude, qui puise dans un terroir d'oralité incommensurable.

Des convergences relatives, notamment d'ordre référentiel (oralité) et procédural (manière et modalités de la conduite de la narration) y ont été constatées, avec cependant, quelques divergences.

La voix empruntée par Ahmadou Kourouma s'est avérée spécifique à cet auteur dans la mesure où il est l'unique à s'identifier, contrairement à ses pairs. En effet, il s'agit d'une forme qui le caractérise personnellement. Il n'en demeure pas moins que d'autres perspectives de recherche restent ouvertes !

CONCLUSION

GENERALE

En conclusion générale, nous estimons être arrivé aux buts escomptés, à savoir :

- dans un premier temps, démontrer par l'analyse dans notre mémoire, le fait que notre roman constitue une mosaïque complète de la vie sociopolitique en Afrique noire, narrant minutieusement tous les détails du quotidien d'une société polarisée par la superstition et la magie, dans un climat de rituels absurdes et de tensions exacerbées par les conspirations et exactions des militaires qui se relaient au pouvoir par le biais de coups d'état ;
- dans un deuxième temps disséquer sa structure formelle singulière, très différente du schéma classique connu au roman universel, caractérisé par la procédure rigoureuse et insolite.

Aussi, tour à tour, les aspects soulignés dans la problématique y ont trouvé réponses, notamment en termes de « pesanteur », voire de « polarisation des personnages » et « d'impact » bien manifestes de la mémoire collective sur le quotidien vécu des personnages, corroborées respectivement par l'approche sociocritique et ensuite l'intertextuelle, assortie d'une étude comparative des éléments constitutifs des deux schémas : l'universel et celui de la négritude propre à Ahmadou Kourouma.

De prime abord, l'interprétation du titre mène à l'hypothèse de sens émise, ce que confortent beaucoup de passages qui ont servi à confirmer cet aspect.

Par ailleurs, les thèmes abordés par notre écrivain, loin d'être exhaustifs, reviennent dans chacun de ses ouvrages. Cela tient essentiellement au patrimoine culturel très disparate d'une part et au souci de l'auteur d'imprimer sa dominante linguistique maternelle (le dialecte malinké) d'autre part, dont la longévité tient au fait qu'il est fortement inhérent à la nature et aux animaux, ce qui en fait un langage véhiculaire par excellence, pour donner des représentations, on ne peut plus, adéquates et complètes de la civilisation africaine.

Raconter l'Afrique et de ses merveilles exigerait, selon le propre point de vue de Kourouma, que nous lui accolions inmanquablement en paire son dialecte local, au motif que, malgré sa richesse, la langue française reste « étroite » pour transcrire la

pure réalité des splendeurs africaines ! Cet auteur passe pour le plus grand défenseur de l'héritage culturel africain.

En conséquence, le moins que nous puissions dire est que les thèmes traités ne sont pas limitatifs, puisque d'autres encore restent très connotés. La richesse et la diversité thématique proviennent du support inépuisable qu'est l'oralité africaine, de ses particularismes et de son exubérance : l'univers, « sa vision » en termes de croyances, de cultes, d'us, de lois, de statuts et d'organisation sociale, de régimes politiques... où persistent la magie et le merveilleux, des constantes qui se relaient.

Au plan du fond et de la forme, les structures de Kourouma sont deux autres caractéristiques à nécessiter des études comparatives remontant le temps depuis l'oralité à nos jours, pour distinguer les époques, les régions et surtout faire le point du « commun » que le temps n'a ni érodé ni élagué, les maintenant vaille que vaille, face aux divers courants de pénétration et en discernant les particularités qui font également office de références régionales, au grand dam du nouveau roman et de la modernité qui ont permis une certaine écriture « liberticide ».

En définitive, il faut dire que le concept de littérature – aussi bien l'écrite que l'orale – passe par deux alternatives, soit au titre « de l'art pour l'art » (le beau est gratuit, mais généralement inutile), soit au titre d'un « engagement » manifeste, auquel cas « l'implication » devient claire, précise **Jean-Paul Sartre**⁴⁸ qui dit : « *écrire, c'est agir par définition, qu'on le veuille ou non !* »

Par ailleurs, la littérature est une science axiale, incontournable du fait qu'elle alimente les autres disciplines en lexiques spécifiques à chaque domaine d'activité de la vie.

Dans son cadre d'emploi, elle se situe au confluent de trois disciplines : l'histoire littéraire, la critique littéraire et la théorie de la littérature. Elle ne se limite pas seulement à cela, puisqu'elle constitue la réserve où puisent toutes les sciences que l'homme a créées et étudiées.

C'est elle qui ouvre le dialogue, la communication et raconte l'histoire, c'est elle qui rapporte les faits – et simultanément – redresse les torts, combat les injustices,

⁴⁸ Philosophe et écrivain existentialiste français (1905-1980).

condamne et réprime les exactions, les abus, réprimande et punit les écarts du méchant, du coupable, de l'opprimeur, apaise et console les malheureux, les démunis et les malades, défend le faible, le pauvre, la victime et l'opprimé.

C'est encore elle qui tient en respect les redoutables distorsions, lève les méprises et pare aux quiproquos pour permettre une communication claire et intelligible. Et c'est par elle encore que se font les éloges, les prières, les doléances, les oraisons, que s'expriment les sentiments, les vœux, les élégies, les passions, dont l'amour qui noue les alliances.

Enfin, c'est par son truchement que la poésie et la chanson ont droit de cité, se clamant et se chantant éternellement sur divers tons et modes, pour agrémenter le séjour de l'humanité sur terre.

Aussi, une littérature qui se respecte ne saurait demeurer figée, au risque de perdre son « âme », qui est et demeurera tributaire de son évolution. Ce n'est que par sa mouvance, sa fluctuation qu'elle pourra s'accrocher à son temps, afin de vivre son époque et d'en faire l'histoire et le descriptif.

C'est précisément ce caractériel évolutif et le « goût » ou engouement du moment et de l'espace qui motivent la création, provoquant l'éclosion, garantissant la vitalité et l'esprit incisif. Cette évidence est corroborée, par ailleurs, à travers ce proverbe corolaire qui rappelle que « *tous les goûts sont dans la nature* ». Ce n'est donc pas fortuit que les théoriciens et écrivains se la disputent depuis l'éternité.

Il va sans dire que la symbolique des mots est inhérente à la littérature et que la représentation artistique – dans toutes ses formes – lui impartit accessoirement et de façon endogène. Cette expression renferme toute la textualité tue, que l'image à elle seule a le pouvoir de faire parler : n'y a-t-il pas un adage qui dit « *une image vaut mille mots* »⁴⁹ ?

Il est cependant des littératures qui ne citent pas leur noms, celles expurgées de titre, de para textes, de préface. Elles privilégient l'allusion à grand faisceau, qui y est maîtresse, à laquelle vient assez souvent suppléer le pastiche. Une métaphore arabe,

⁴⁹ Adage pédagogique vulgarisé dans le secteur de l'enseignement.

très expressive du cas dit : « *On palabre à mon sujet, alors qu'on vise mon voisin* »⁵⁰ (*el hadra alya wa el maâna ala jari*).

Il est tout-à-fait clair que l'usage s'exprime à travers des subtilités de la langue et se concrétise implicitement par le moyen d'artifices, en filigrane, « *entre les mots, sous les mots, à côté des mots* »⁵¹, comme le souligne Jean Verrier⁵², à demi-mot, tels l'aphérèse, l'apocope, la connotation, la récurrence, l'euphémisme, le sous-entendu, l'insinuation, l'approximation, le « ricochet », l'extrapolation, les jeux d'opposition, les jeux d'esprit, les calembours, les symboles, les comparaisons, les tics, la mimique, les antagonismes, les anaphores, les épigrammes, les pamphlets, les métatermes (oppositions permises par le carré de **Julien Greimas**⁵³ et **François Rastier**⁵⁴ : récit second), les suggestions, les détours, les dédales, les anagrammes, les diminutifs, les inversions de mots, autant de procédés méandreux, cependant très expressifs, synonymes d'ironie et tellement suggestifs et descriptifs !

Toute expression est soumise à « littérarité » : la littérature gréco-romaine est la seule référence ; *Sophocle, Plaute, Aristophane, Horace en sont les modèles (salons animés par la Marquise Rambouillet*⁵⁵, *Melle de Scudéry*⁵⁶ *et Mme de La Fayette*⁵⁷).

L'idéal esthétique passe par l'imitation des anciens : c'est le critère majeur de la « légitimité littéraire ». Il reste que la poésie demeure, de loin, l'expression parabolique par excellence, en ce sens qu'elle peut tout dire, dans une enveloppe de soie. En effet, il est possible de déverser du fiel avec une langue mielleuse : même les plus grosses indécrottes passent pour du velours, tant le verbe est malléable et la façon subtile !

Par ailleurs, il est loisible de déceler - intertextuellement parlant – selon les conjonctures et les cas de figure, les traits saillants évocateurs qui renvoient, sans équivoque, à tel ou tel sujet précis. Cela n'est pas, en effet, à la portée du tiers lecteur,

⁵⁰ Traduction dicton arabe vulgarisé.

⁵¹ Artiste peintre du religieux du Moyen-âge (1811-1877).

⁵³ Linguiste et sémioticien d'expression française (1917-1992).

⁵⁴ Linguiste et sémioticien (né en 1945).

⁵⁵ Femme de lettres italienne (Rome 1588-Paris 1665).

⁵⁶ Écrivaine française (1607-1701).

⁵⁷ Écrivaine française (1634-1693).

profane qu'il est, mais impartit au lecteur initié, rompu à la critique, et plus précisément au lecteur avisé, tel que défini par **Umberto Eco**⁵⁸.

En somme, la dite littérature se situe entre la parabole et l'allusion, la force et la faiblesse de caractère, l'impossible et le plausible, le zèle et l'ambition prudente ou démesurée.

Enfin, écrire signifie une concomitance de la littérarité et un habillage esthétique du texte : écrire signifie surtout ne pas se laisser aller aux errances, ne pas céder à toutes les conjectures, mais transcrire – dans une forme aussi sublime, que faire se peut - des propos sensés, cohérents qui subjuguent l'esprit et plaisent à l'oreille, forçant l'adhérence du lecteur, corps et âme : toute littérature est obsessionnelle !

Le français, qui sert de deuxième langue, d'outil de communication et d'écriture aux écrivains francophones, a le privilège de présenter certaines caractéristiques qui l'ont élu en tant que tel. Ce qu'il est important aussi de dire, c'est que l'écrit impose d'abord un sens stable et unique, se conserve en bibliothèque et aux archives comme support, toujours sujet à révision pour actualisation, sauvegardé pour servir comme preuve et témoignage, pour corriger l'erreur en parant à l'amnésie et à l'oubli (livres, procès-verbaux, fichiers, registres, bordereaux...).

C'est dans cette perspective que **Jules Vallès**⁵⁹ assimile l'écrit à « *une couture de l'histoire et de son contexte spatio-temporel* ».

Du style direct à l'allusion, de la voix active à la voix passive, il y a moult définitions et variantes, outre la foultitude d'allégories, de figures et de paraboles. Du sens propre au sens figuré en passant par le péjoratif, de la terminologie générique aux lexiques spécifiquement techniques et scientifiques, il est dénombré de multiples façons de dire et d'écrire, eu égard aux innombrables expressions consacrées, maximes, dictons et proverbes qui font légion : en effet, le goût produit par l'éloquence et le charme attractif du verbe, ne peuvent qu'ajouter au plaisir de la lecture.

⁵⁸ Romancier, philosophe et linguiste Italien.

⁵⁹ Ecrivain et journaliste français (1832-1885).

C'est tout cet ensemble sémantique qui façonne la langue, charpente le texte et conforte sa structure à travers les nuances qu'il y introduit, vivifiant la narration, précisant le discours, identifiant l'énonciation, établissant la cohérence du dialogue et la cohésion textuelle globale.

Quant à la poésie, c'est l'apothéose de la délectation, à nulle autre pareille, dont se nourrit l'esprit, pour affiner la culture, parfaire les connaissances et acérer le goût enivrant de l'esthétique. Il est clair que l'esthétique ou, en d'autres termes, « la littérarité » n'est constatable – à proprement parler – qu'en écriture et en poésie orale exclusivement, cet aspect manifeste dans les représentations théâtrales classiques (dramas, comédies, légendes, épopées).

La critique est venue, ultérieurement, affiner le « goût » grâce à l'analyse biographique, historique, dogmatique, positiviste, objective, relativiste, scientiste, attribuée à de grands noms tels **Sainte-Beuve**⁶⁰, **Nisard**⁶¹, **Chateaubriand**⁶², **Germaine Staël**, **Taine**⁶³, **Hennequin**⁶⁴, **Baudelaire**⁶⁵, **Valéry**⁶⁶, **Brunetière**⁶⁷, **Bourget**⁶⁸, **Renan**⁶⁹...

Pour sa part, Désiré Nisard – protagoniste de la critique dogmatique - est, déjà en 1833, monté au créneau, pour ne cautionner que les monuments littéraires, auteurs de *beautés éternelles des « honnêtes gens »*, s'érigeant ainsi contre la facilité. A ce propos, que de querelles ont opposé « les Anciens et les Modernes ».

Au demeurant, l'horizon d'attente est toujours vivace chez les conservateurs et les nostalgiques, encore attachés à la magie des archaïsmes et vieilleries. Mais le progrès a recentré les choses, les étalonnant à leur époque. Ainsi, le conte renaît sous forme de festivals et autres manifestations populaires analogues, où le folklore, la pantomime et la chorégraphie ont droit de cité.

⁶⁰ Critique biographique français.

⁶¹ Critique dogmatiste « *Manifeste contre la littérature facile* » (1833).

⁶² Vicomte écrivain et critique relativiste français (1768-1848).

⁶³ Critique historique français (1828-1893).

⁶⁴ Ibid. (1858-1888).

⁶⁵ Critique et écrivain romantique français (1821-1867).

⁶⁶ Critique français (1871-1945).

⁶⁷ Ibid. (1849-1907).

⁶⁸ Ibid. (1852-1935).

⁶⁹ Critique scientiste et philologue français (1823-1892) ; il est dit : « *l'esprit le plus large de son temps.* »

Un adage arabe dit : « *Le neuf présente un air de jouissance, mais on ne peut se dispenser du vieux.* »⁷⁰ (ejdid lih ladha wa el kadim ma tfarrat fih).

Par ailleurs, et dans le même contexte d'écriture et de créativité, il faut souligner que la prédominance a été à « l'écriture du mimétisme » : la raison et le bon sens commandaient qu'il fallait s'en tenir, en prime, à « des modèles », avant de créer un style personnel, à condition de faire adhérer le lectorat par une singularité ou des thématiques spécifiques ou conjoncturelles (littérature d'urgence par exemple).

Le phénomène culturel provient et se régénère du désir de l'homme d'apprendre ce que son histoire, sa société et sa culture renferment comme productions et créations, ce qui est désigné sous le vocable « civilisation », surmonté d'une épithète qualifiant cette communauté, cette société, ce peuple.

La transcription de ces acquis constitue un fonds documentaire multidisciplinaire où il est loisible à l'humanité de puiser à satiété.

La culture est ce qui reste en « dépôt » dans la mémoire après décantation ; le « superflu » est généralement – à ne pas s'y méprendre - considéré comme hypothétiquement perdu. Or, la mémoire de l'être humain, comme centre de ses données intellectuelles tient au phénomène d'anamnèse, qui permet la rétention de cette « saisie » naturelle emmagasinée dans le « subconscient » et son reflux, à chaque fois que de besoin, à la demande du sujet.

Provenant des mots grecs *ána* (remontée) et *mnémè* (souvenir), le terme « anamnèse » signifie rappel du souvenir et s'avère intimement liée à la civilisation, voire à la culture. C'est pourquoi le psychanalyste y recourt pour obliger le patient à clarifier sa conscience en stimulant le « reflux » inconscient des souvenirs vécus (réminiscences).

Dans la psychanalyse inspirée de **Carl Gustav Jung**⁷¹, l'anamnèse découvre des « archétypes » qui n'appartiennent plus à l'individualité du patient, mais à « l'inconscient collectif ».

En effet, la mouvance littéraire agit sur la portée des propos véhiculés dans chaque genre, et partant, sur l'esthétique, indéniablement. Au plan thématique, la

⁷⁰ Traduction d'adage arabe d'usage vulgarisé.

⁷¹ Médecin et psychologue suisse (1875-1961)

panoplie n'en est pas moins luxuriante, grâce aux littératures francophones venues l'enrichir dans une dimension multiculturelle.

Mais, force est de constater que l'intention ne tient ni à « la littérature », ni à « l'absence de l'intrigue » ou à « la faiblesse des caractères des personnages » : « *littérature médiocre et décevante* » comme le clame **Jean Déjeux**⁷² en ces termes désolants à l'endroit de nos écrivains précurseurs de 1900 (Caïd Bencherif, Hadj-Hamou, Ould-Cheïkh), d'ailleurs apologisée et fortement cautionnée par les célébrités du « *Cercle d'Alger* », tels qu'Albert Camus « prix Nobel », Bertrand et Ribeaux. Cette attitude manifestement discriminatoire, procède d'un chauvinisme outrancier !

Pourtant, si nous faisons une rétrospective sur l'histoire des civilisations et notamment un recentrage sur les ouvrages d'historiens comme **Ibn-Khaldoun**⁷³ et les poètes arabes tels **Abou-El-Ala El-Maâry**⁷⁴, **El-Djahidh**⁷⁵ et les sept siècles d'apogée de la civilisation andalouse, nous établirons que l'influence est bel et bien arabe : allusion faite non seulement aux conteurs, mais surtout aux thématiques similaires (exemple des Fables de La Fontaine⁷⁶ et de la Divine Comédie de Dante⁷⁷ qu'a inspiré El-Maâry).

Des assertions de célébrités européennes tels **Lamartine**⁷⁸, **Napoléon Bonaparte**⁷⁹, **Edgar Quinet**⁸⁰, **Brifaut**⁸¹, **Flint**⁸², **Jacques Berque**⁸³, **Roger Garaudy**⁸⁴... figures de proue de l'Occident ont apporté leurs témoignages irréfutables à l'endroit de la civilisation arabo-musulmane et exprimé leur gratitude à ceux qui l'ont façonnée, à qui ils ont rendu de vibrants hommages.

⁷² Ecrivain spécialiste de la littérature maghrébine (1921-1993).

⁷³ Historien et sociologue arabe (1332-1406).

⁷⁴ Grand poète et philosophe syrien (973-1057).

⁷⁵ Grand poète irakien, inventeur du genre « adab » (776-869).

⁷⁶ Poète français (1621-1695).

⁷⁷ Poète italien (1265-1321).

⁷⁸ Histoire de la Turquie, Lamartine, Paris 1854, vol 2. pp.276-277).

⁷⁹ Bonaparte et l'Islam, Christian Cherfils Ed. Alcazar Publishing Ltd G.B. 2005.

⁸⁰ Le christianisme et la révolution française, Edgar Quinet.

⁸¹ Malek Bennabi, op. cit, pp. 22-23.

⁸² Iqbal, pp. 141-142.

⁸³ Jacques Berque, « Quel Islam ? », Editions Sindbad Paris, 2003.

⁸⁴ Homme politique, philosophe et écrivain français (1913-2012)

Mais la culture musulmane continue, malheureusement à être évacuée, en dépit du fait qu'elle constitue un héritage que ces éminents écrivains, scientifiques, historiens, hommes de lettres et penseurs occidentaux, savent à qui en attribuer les mérites en des témoignages fort éloquents :

*"La dette contractée par notre science à l'égard de celle des Arabes ne consiste pas en des découvertes retentissantes ; elle doit bien plus à la culture arabe : son existence même. Le monde ancien était, comme nous l'avons vu, préscientifique...Les Grecs ont systématisé, généralisé et théorisé, mais les patientes démarches d'investigation, d'accumulation de savoir positif, les méthodes méticuleuses de la science, l'observation détaillée et prolongée, la recherche expérimentale, tout cela était étranger au tempérament grec.....Ce qu'on appelle science est né en Europe grâce à un nouvel esprit de recherche, de nouvelles méthodes d'approfondissement, grâce à la méthode d'expérimentation, d'observation, d'évaluation, au développement des mathématiques sous une forme inédite, jusque-là inconnue des Grecs. Cet esprit et ces méthodes furent introduits dans le monde européen par les Arabes."*⁸⁵

C'est par honnêteté intellectuelle que ces personnalités ne nient pas s'être abreuvés à la culture universelle andalouse, du temps où elle était à son apogée.

Ce n'est pas en vain que **Naguib Mahfûz**⁸⁶ a dit : « *L'écriture est maîtresse : elle agit sur la culture et sur les civilisations* ».

Il y a là une connotation de « ramifications », de « complémentarité », de « compilation » à l'endroit de toute l'humanité.

A ce titre, une maxime célèbre rappelle que : « *les paroles s'envolent et l'écrit reste.* », auparavant mentionnée, rappelle les avantages prêtés à l'écrit comme support-mémoire érigé contre l'oubli et préservant contre les épreuves du temps.

« *La plume est serve, la parole est libre.* »⁸⁷ est un autre adage également très expressif, qui corrobore la maxime précédente, mettant en exergue le caractère « volatile » du verbe et celui indélébile, « éternel » de l'écriture, qui laisse connoter tellement de contraintes (cas des témoignages à charge d'une part et à décharge de l'autre), dès lors qu'il y a trace scripturale !

⁸⁵ Histoire de la Turquie, Lamartine, Paris 1854, vol 2. p.276-277.

⁸⁶ Romancier égyptien (1912).

⁸⁷ Adage d'usage très usité dans le monde de la magistrature.

C'est de bon augure que nombre de philosophes, d'intellectuels, de mystiques, de religieux et de sages ont produit des morales et des prémonitions à propos des errances de la langue, invitant à museler la langue, car, comme le disent ces sagesse arabes : « *la parole de l'homme est son capital* » (*clème ar rajal houwa ras malou*)⁸⁸ et encore « *la parole est comme la détonation du feu !* »⁸⁹ (*laclème qui wajh baroud*) : allusion faite au coup qui sort du canon et qui ne peut y revenir ! C'est dire la valeur des propos et les conséquences qu'ils sont susceptibles d'induire à travers une improvisation équivoque, une mauvaise formulation ou une distorsion.

Dans le même esprit, des morales arabes abondent, de façon plus étayée, assimilant la parole à une arme à double tranchant.

Un célèbre proverbe, très lourd de sens, l'exprime laconiquement, mais avec tant de sagesse : « *La parole est d'argent, le silence est d'or !* » ; un autre prescrit qu'« *Il faut tourner sa langue sept fois dans sa bouche, avant de parler !* »

Et toujours dans le même ordre d'idées, un vieil adage arabe dit : « *la bouche close n'attire pas les mouches !* »⁹⁰ (*el foun el maghlouk ma yadkhlou dhabbene*).

En effet, la plume faisant une apologie fait engranger des dividendes et des mérites à son auteur. A contrario, elle est redoutable par la discorde qu'elle génère au sein des sociétés et la destruction qu'elle cause dans les esprits : il suffit de méditer un peu sur le sens pour imaginer les dégâts, souvent irréparables, qui peuvent en découler !

Son impact serait encore plus dévastateur que les retombées radioactives d'une bombe atomique !

Dieu n'a-t-Il pas aussi prescrit à Jésus, à Moïse et à Mohammed, que le salut soit sur eux, d'exhorter l'être humain à l'amour de son prochain et à l'éviction de la haine ?

D'ailleurs, l'esprit des versets suivants en dit long à propos de la bonne parole :

"N'as-tu pas vu comment Dieu propose en parabole une très bonne parole ? Elle est comparable à un arbre excellent dont la racine est solide et la ramure dans le ciel" (Coran

⁸⁸ Traduction d'adage arabe vulgarisé.

⁸⁹ Ibid.

⁹⁰ Traduction d'adage arabe vulgarisé.

S14 V24)

"Une parole mauvaise est semblable à un arbre mauvais : déraciné de la surface de la terre, il manque de stabilité" (Coran S14 V26)

" Dis à mes serviteurs de prononcer de belles paroles... " (Coran S17 V53)

"Dieu n'aime pas que l'on divulgue des paroles méchantes, ... " (Coran S4 V148)

Dans le même sillage des préceptes Divins, le prophète Mohammed, qlsssl, dira : *"Que celui d'entre vous qui désire prendre la parole dise du bien ou alors qu'il s'astreigne au mutisme !" (Hadith authentique)*

En somme, ce qu'il faut souligner en matière de culture et de traditions, c'est que l'ensemble du continent africain s'enorgueillit d'avoir un patrimoine des plus luxurieux.

Cependant, il y a çà et là quelques interférences dans la manière de le raconter. A quel phénomène pouvons-nous lier cette disparité narrative ? La question mériterait que l'on s'y intéresse de plus près pour lever le voile sur ces zones d'ombre.

En tout état de cause, Ahmadou Kourouma a eu l'audace de le faire avec art et désinvolture, dépassant toutes les contingences imposées par les règles linguistiques. A travers sa courte carrière d'écrivain, il a réussi à s'imposer en inaugurant un style d'écriture propre.

Dès lors, il y a lieu de penser à ce qu'aurait réalisé ce géant de la littérature, si Dieu lui avait prêté vie pour une durée plus conséquente !

Maintenant que son processus a été amorcé, et qu'il n'est plus, y aura-t-il, en termes de perspectives créatrices, d'autres hommes de lettres négro-africains ou maghrébins de son envergure en mesure de s'inscrire dans une optique analogue afin d'initier une procédure susceptible de les identifier spécifiquement ?

A N N E X E S

ANNEXE I

rites, termes et expressions spécifiques à la négritude

Sora (aède, griot), cordoua (saltimbanque, fou du roi), tchao (homme nu), tchaotchi (village des hommes nus), donsomana (récit purificateur, une geste), évélema (champion de luttes initiatiques), évela (lutte initiatique), huile de karité (arbre fournissant une matière grasse « du beurre »), Sinbo (maître chasseur), chéchia, gombo (plante tropicale à fleurs jaunes dont le fruit est une capsule de forme pyramidale : fruit employé comme légume et comme condiment), casemate,

ANNEXE II : PROVERBES ET DICTONS DE LA NEGRITUDE

« On ne tue pas un jumeau devant son frère, jamais on ne tue un jumeau montagnard devant son frère »

« L'oiseau qui n'a jamais quitté son tronc d'arbre ne peut savoir qu'ailleurs, il y a du millet »

« Très souvent, d'un insignifiant bosquet peut sortir une liane suffisante pour nous attacher »

« Il ne faut jamais verser du jus de viande dans la gorge d'une hyène et lui demander de la recracher » p.33.

« Il n'y a pas d'oiseau qui chante toute une journée sans s'arrêter »

« Quand on ne veut pas être touché par les queues des singes, on s'éloigne de leurs bandes. »

« Le pouvoir est une femme qui ne se partage pas »

« C'est l'idiot qui ne connaît pas la vipère des pyramides qui prend ce petit reptile par la queue ».

Vers de Senghor : « savane noire comme moi, feu de la mort qui prépare la renaissance. » p.169, 170, 172, 176 et 177.

« Toute flèche dont tu sais qu'elle ne te manquera pas, fais seulement saillir ton ventre pour qu'elle y frappe en plein. »

« Quand un homme, la corde au cou, passe près d'un homme tué, il change de démarche et rend grâce à Allah du sort que le Tout-Puissant lui a réservé. »

« Si la perdrix s'envole son enfant ne reste pas à terre. »

« Malgré le séjour prolongé d'un oiseau perché sur un baobab, il n'oublie pas le nid dans lequel il a été couvé est dans l'arbuste. »

« Et quand on ne sait où l'on va, qu'on sache d'où l'on vient. » p.11

« C'est au bout de la vieille corde qu'on tisse la nouvelle. »

« Tu cultives un jour chômé mais la foudre conserve la parole dans le ventre. »

« La rosée ne vous mouille pas si vous marchez derrière un éléphant. » p21

« Le veau ne perd pas sa mère même dans l'obscurité. »

« L'éléphant meurt, mais ses défenses demeurent. »

« Le petit de la scolopendre s'enroule comme sa maman. » p.39

« Le proverbe est le cheval de la parole ; quand la parole se perd, c'est grâce au proverbe qu'on la retrouve. ». p.42

« Le vieil œil finit, la vieille oreille ne finit pas. »

« Le singe n'abandonne pas sa queue, qu'il tient soit de son père soit de sa mère. »

« Le léopard est tacheté, sa queue l'est aussi. » p.50

« Si la petite souris abandonne le sentier de ses pères, les pointes de chiendent lui crèvent les yeux. »

« Sur quelque arbre que ton père soit monté, si tu ne peux grimper, mets au moins la main sur le tronc. »

« Qui se soustrait à la vue des gens rase le pubis de sa mère. » p.65

« C'est du bosquet qui nous paraît insignifiant que se tire la liane suffisante à nous attacher »

« Si, au cours d'un concours de beauté, le mouton n'est pas admiré, c'est parce que ne s'y trouve pas le bœuf. »

« Les peuples écoutent ce qu'on leur dit, ce qu'on leur commande. Ils n'ont pas le temps de tourner, de soupeser, de comparer les actes d'un président. »

« **Celui qui doit vivre survit même si tu l'écrases dans un mortier.** »

« Vous êtes de la race des bien nés que l'épervier pond et que le corbeau couve ».

« Quand on voit les souris s'amuser sur la peau du chat, on mesure le défi que la mort peut nous infliger. » p.67.

« La mort est l'aînée, la vie sa cadette. Nous, humains avons tort d'opposer la mort à la vie. »

« On dit que la mort est préférable à la honte, mais il faut rapidement ajouter que la honte porte ses fruits, la mort n'en porte pas. » p.67

« On tarde à grandir, on ne tarde pas à mourir. »

« Le lieu où l'on attend la mort n'a pas besoin d'être vaste. »

« Si Dieu tue un riche, il tue un ami ; s'il tue un pauvre, il tue une canaille. » p.77

« La mort engloutit l'homme, elle n'engloutit pas son nom et sa réputation. »

« La mort est un vêtement que tout le monde portera. »

« Parfois la mort est faussement accusée quand elle achève des vieillards qui par l'âge étaient déjà finis, déjà bien morts avant l'avènement de la mort. » p.87

« Une pirogue n'est jamais trop grande pour chavirer. »

« Ce sont ceux qui ont peu de larmes qui pleurent vite le défunt. »

« La chèvre morte est un malheur pour le propriétaire de la chèvre ; mais que la tête soit mise dans la marmite n'est un malheur que pour la chèvre elle-même. » p.101

« La mort moude sans faire bouillir l'eau. »

« On n'étend pas un tamis devant la mort. »

« Le cadavre d'un oiseau ne pourrit pas en l'air, mais à terre. » p.113

« Le pouvoir est une femme qui ne se partage pas. »

« Dans un bief, il ne peut exister qu'un hippopotame mâle » p.110

« **Où un homme doit mourir, il se rend tôt le matin.** »

« **Quand le nerf vital est coupé, la poule tue le chat sauvage.** »

« Si un canari se casse sur ta tête, lave-toi de cette eau. » p.117

« Que personne ne se hâte de voir le jour où tous ses parents et leurs familles feront son éloge. »

« Les condoléances ne ressuscitent pas le défunt, mais elles entretiennent la confiance entre ceux qui restent. »

« Si l'on voit le porteur de condoléances sortir par un trou d'égout, c'est qu'il ne s'est pas borné à la formule "Que Dieu ait pitié du défunt". » p.123

« La plume de l'oiseau s'envole en l'air mais elle termine à terre. »

« Le sang qui doit couler ne passe pas la nuit dans les veines. »

« L'œil ne voit pas ce qui le crève. »

« Quand le destin a coupé le lien, aucun parent ne lui cache son enfant. » p.146

« Si une mouche est morte dans une plaie, elle est morte là où elle devait mourir. »

« Un seul chagrin ne déchire pas le ventre en une seule fois. »

« La chamelle a été longtemps avec sa croupe maigre, depuis le temps où elle était vierge. » p.163

« Celui qui doit vivre survit même si tu l'écrases dans un mortier. »

« C'est celui qui ne l'a jamais exercé qui trouve que le pouvoir n'est pas plaisant. »

« Quand la force occupe le chemin, le faible entre dans la brousse avec son bon droit. »

« Le cri de détresse d'un seul gouverné ne vient pas à bout du tambour. » p.181

« Le coassement des grenouilles n'empêche pas l'éléphant de boire. »

« Si le puissant mange un caméléon, on dit que c'est pour se soigner, c'est un médicament. Si le pauvre en mange, on l'accuse de gourmandise. »

« Si un petit arbre est sorti de terre sous un baobab, il meurt arbrisseau. » p.210.

« Dans un pouvoir despotique la main lie le pied, dans la démocratie c'est le pied qui lie la main. »

« On change le rythme du tam-tam pour le roi mais pas les bois du feu qui chauffe la peau du tam-tam. »

« Mouche du roi est roi. » p.226.

« Le tambour qui ne punit pas le crime est un cruchon fêlé. »

« Un roi s'assied sur son trône pendant qu'un autre se fait tailler le sien. »

« Il n'y a pas de mauvais roi mais de mauvais courtisans. » p.240.

« On ne prend pas un hippopotame avec un hameçon ». »

« Si tu vois une chèvre dans le repaire d'un lion, aie peur d'elle. »

« Si le rat a mis une culotte, ce sont les chats qui l'ôtent. » p.256

« La terre glissante ne fait pas trébucher la poule. » p.266.

« Le feu qui te brûlera, c'est celui auquel tu te chauffes. »

« Un énorme éléphant n'a pas toujours d'énormes défenses. »

« La civette dépose ses ordures à la source où elle a bu. » p.267

« Un acacia ne tombe pas à la volonté d'une chèvre maigre qui convoite ses fruits. »

« Le ciel n'a pas deux soleils, le peuple n'a pas deux souverains. »

« Au chef il faut des hommes et aux hommes un chef. » p.268.

« Les mauvaises herbes ne meurent jamais » p.274.

« C'est celui dont tu as soigné l'impuissance qui te prend ta femme. »

« Si les batteurs de mil se cachent mutuellement les poils de leurs aisselles, le mil ne sera pas propre. »

C'est souvent l'homme pour qui tu es allé puiser l'eau dans la rivière qui a excité le léopard contre toi. » p.286.

« Si quelqu'un t'a mordu, il t'a rappelé que tu as des dents. »

« Si tu portes un vieillard depuis l'aube et que le soir tu le traînes, il ne se souvient que d'avoir été traîné. »

« Qui est souvent à la cour du roi finit toujours par trahir ses amis. » p. 307.

« La buse qui plane ne se doute pas que ceux qui sont en bas devinent ses intentions. »

« On n'oublie pas l'arbuste derrière lequel on s'est caché quand on a tiré sur un éléphant et qu'on l'a touché. »

« Le palétuvier d'eau douce dans mal parce qu'il a de trop nombreuses racines. » p.327.

« Il vaut mieux enlever le lionceau à la lionne que d'être injuste à l'endroit d'un homme nu. Il vaut mieux marcher sur la queue d'une vipère des déserts que de tenter d'être injuste à l'égard d'un montagnard. »

« Il n'y a pas qu'un jour, demain aussi le soleil brillera. »

« Si tu supportes la fumée, tu te réchaufferas avec la braise. »

« Une petite colline te fait arriver à une grande. » p.329.

« Qui vit longtemps voit la danse de la colombe. »

« Le destin souffle sans soufflet de forge. »

« La vache qui reste longtemps en place s'éloigne avec une fléchette. » p.343.

« Le jour éloigné existe mais celui qui ne viendra pas n'existe pas. »

« Quand l'incendie de brousse traverse le fleuve, c'est une cause d'embarras grave pour celui qui voulait l'éteindre. »

« La limite du mauvais coucheur, c'est l'intérieur de la tombe. » p.358.

« Le jour éloigné existe mais celui qui ne viendra pas n'existe pas. » p.359.

« On ne met pas des vaches dans tous les parcs que l'esprit construit. »

« Au bout de la patience, il y a le ciel. »

« La nuit dure longtemps mais le jour finit par arriver. » p.381.

Notas :

- Proverbes émis aux intermèdes : p.p. 39-64-67-77-87-101-113-123-146-163-179-210-240-256-266-286-307-327-329-343-359 et 381.
- Dictons : p.p. 65, 67, 77, 87, 101, 110, 113, 117, 123, 146 et 163.
- Vers de Senghor : p.p. 169, 170, 172, 176 et 177.
- En gras : répétition du proverbe ou dicton dans le roman.

ANNEXE III : HYMNES ET IMPLORATIONS RENDUS AUX ANCETRES.

Danso kuntigi (chef garant de l'intégrité des lois et de la morale de la confrérie).

Donsos-denw (chasseurs).

Donsos-degé (enfants imitateurs des chasseurs). p.312.

Nyama tutu (hymne des jeunes chasseurs).

« Grands coqs de pagodes !

Débarrassez, libérez la place, le cercle de danse,

Des forces maléfiques, des mauvaises gens !

Voilà les jeunes chasseurs qui s'ébattent, qui dansent. » p.313.

Bibi-mansa (hymne de l'aigle royal, hymne de Koyaga).

« Ô aigle !

Ô aigle royal !

Tu fonds sur ta proie et ne reprends jamais l'air

Les serres vides. » p.313.

Donso baw ka dunun Kan (la voix du tambour, maître des grands chasseurs).

« Ô gens d'ici !

Entendez-vous l'hymne ?

Entendez-vous l'hymne du maître des buffles ?

Entendez-vous l'hymne du maître des éléphants ?

Entendez-vous l'hymne du maître des grands chasseurs ? » p.313.

Dayndyon (hymne des grands empires, des grands événements heureux ou malheureux).

« Danse, écoute le dayndyon,

L'hymne des héros,

L'hymne du malheur.

Il retentit quand le chasseur frappe le malheur,

Ou que le malheur l'a frappé,

Il est l'hymne de Kointron et de Sanéné.

Il ne se joue pas pour quelqu'un

Parce que celui-ci jouirait d'une grande fortune.

Il ne se joue pas pour quelqu'un

Parce qu'il serait un monarque tout-puissant.

Il est dansé par des tueurs de fauves intraitables. Il est dansé par des tueurs de fauves irréductibles. » p.314.

Danso-hawka dunun kan (hymne des grands chasseurs).

Donsoba dankun (cérémonie d'offrandes).

Dankun son (cérémonie de sacrifices).

Duga kaman (ailes de vautours ou autres animaux abattus un mois avant le dankun - lieu de culte : termitière-autel) »

Hymne d'imploration des ancêtres

« Ô ancêtre Kointron !

Ô ancêtre Sanéné !

Voici les libations de vos enfants chasseurs. Prenez notre gazelle, acceptez, agréez-la.

Nous vous gorgeons, abreuvons de son sang.

Afin que vous nous ouvriez le secret et l'étendue de la brousse,

La totalité de l'infinie brousse,

Afin que vous nous combliez de gibier, de gibier en quantité.

Nous en distribuerons aux pauvres,

Aux orphelins, aux handicapés,

Nous en offrirons aux veuves des chasseurs,

Nous en offrirons à nos familles, à nos alliés et amis.

Epargnez-nous, préservez-nous du malheur,

La fatalité de l'éclat du fondement du fusil de traite.

Epargnez, préservez nos pieds des méchantes blessures,

Les vicieuses lésions des souches.

Préservez vos enfants, prémunissez-les

Contre piqûres et crachats des serpents,

Et assommements des pythons.

Gardez vos enfants dans la fraternité de la confrérie,

Dans la solidité de l'union qui est notre autorité.

Faites-nous rencontrer et vaincre le gibier noir

A satiété.

Faites-nous surprendre et abattre le gibier blanc

A profusion.

C'est la seconde visée de ce sacrifice,

Ô ancêtre Kointron,

Par la position finale des pattes de la victime,

Dites-nous sans ambiguïté le gibier de cette année,

Beaucoup de gibier, certes,

Mais aussi et avant tout la longue vie, la bonne santé

Pour tous vos enfants chasseurs.

Faites qu'ils tiennent encore sur les jambes

De multiples saisons encore. » pp.321-322.

ANNEXE IV : PROCEDES MAGICIENS

La magie recourt à des méthodes diverses, dont huit sont essentiellement utilisées :

1° Celle des Chaldéens : (Al-Qualdanyoune) (Al-Quachdanyoune), adorateurs des sept planètes mobiles, auxquelles ils attribuaient le bien et le mal.

C'est d'ailleurs à ceux-là que le Prophète Abraham, QLSSSL, a été Envoyé.

2° Celle des Nabatéens : antérieurs à la mission de Moïse, qlsssl.

3° Celle des illusionnistes et esprits forts influents sur l'âme.

4° Celle associant les péris musulmans et impies.

5° Celle utilisant les fausses impressions, se basant sur les carences de la vision, pour focaliser sur un objet insolite.

6° Celle affectant le cœur, jouant sur le sentiment, surtout chez les petites gens et autres faibles d'esprit, accréditant l'idée de connaître le qualificatif préféré de Dieu, par l'intermédiaire des djinns et être de ce fait apte à faire accéder à tous les vœux émis.

7° Celle associant les propriétés des plantes médicinales.

8° Celle utilisant la médisance, très prépondérante en tant que défaut majeur de l'humanité.

9° Celle se basant sur l'exécution d'actes extraordinaires, utilisant l'expérience acquise dans le domaine de l'architecture (figures géométriques employées comme support).

10° La géomancie (khat er-rmal) : procédé consistant en la combinaison de points sur quatre rangées, à observer et à interpréter pour découvrir les choses cachées ou connaître l'avenir.

Le géomancien est un voyant ('arrafa), une sorte de « shaman », quelqu'un qui prédit l'avenir : un « kahen » (devin) ou un « mounajjem », s'il utilise les astres.

11° L'onomatomancie arithmétique (hisab en-nîm) : prédiction des vainqueurs et vaincus à travers de multiples calculs complexes et ambigus.

12° Les « tables divinatoires » ou « tables de l'univers » (az-zâ'iraja) : cercle quasi semblable aux signes du Zodiaque destiné à la découverte de choses cachées ou celles volées (cf. annexe V)

13° La voyance (el-kahana) : assimilée à la prédiction.

14° La vision « onirique » (ar-rûya) : l'onirisme est lié aux rêves assimilés à des prémonitions.

15° Le procédé des « maîtres-mots » (el-halouma : araméen) : consiste à conditionner le sujet éveillé, lui prescrire de prononcer une formule barbare « *tamaghis ba'dân yaswâdda waghdas nawfanâ ghadis* » (sorte d'abracadabra)

16° Autres cas de voyance :

- vision à travers des corps transparents, miroirs ou récipients remplis d'eau, pratiquée par les « dessinateurs de cercles » (dhareb el-mandal)
- étude et interprétation d'os ou d'organes d'animaux (omoplate, cœur, foie)

- augure (az-zajr) à partir de l'observation d'oiseaux et de bêtes sauvages, notamment les fauves.
- jet et interprétation de petits cailloux, grains de blé ou noyaux de dattes, pratiqué par les « calculateurs » (el-hassoune)
- fonte de plomb et immersion dans de l'eau froide pour interpréter ensuite les formes produites.

17° Amalgame avec « l'onirisme » :

Ces cas sont le propre des grands adorateurs et mystiques agréés de Dieu : selon Mohammed, qlsssl⁹¹, ils représentent la 46^{ème} ou la 43^{ème} ou la 70^{ème} partie de la prophétie, ce dernier chiffre signifie pour les Arabes « beaucoup » ; cette fourchette indique les variations des niveaux de perception (la proportion de 1/46 étant le lot commun à toute l'humanité).

18° Amalgame avec la prémonition.

19° Mise à contribution des paroles prononcées par les grands mystiques abreuvés de gustation et parfois par des demi-fous (mêlées d'incohérence mais ouvrant sur la prémonition).

Remarques :

Il importe de faire la distinction entre les remèdes Coraniques, recommandés par le Seigneur et ceux illicites, auxquels recourt le magicien, absolument proscrits, combien même il use dans ses invocations de certains versets, assortis des qualificatifs de Dieu, auxquels il en ajoute d'autres fallacieux, pour faire croire à ses mandants que sa pratique est licite.

L'exercice de cette science occulte obéit à plusieurs conditions, aussi strictes les unes que les autres, très fortement liée à la prise en considération des circonstances stellaires et à l'observation astronomique, où le concept de créneau horaire, conforme à des journées viables, analogue à une programmation pédagogique, est de rigueur !

La symbolique des lettres y est très prépondérante. Trois procédés permettent de percer leurs secrets :

1° le premier numérique est fonction de leur nature.

2° le second tient compte des lettres et notamment de leur prononciation.

3° le troisième se fait par groupe de lettres, selon deux aspects, l'un propre aux sons longs et l'autre aux sons courts.

Nota

Outre les substrats (talismans) et autres stratagèmes faits sur des peaux d'animaux, sur des objets divers (appartenant à l'ensorcelé) ou sur des assiettes (cf. modèles suivants en annexe V) qui servent à envoûter et à affecter les victimes, les

⁹¹ Que le salut soit sur lui.

magiciens concoctent aussi divers sortilèges, potions et breuvages destinés aux mêmes fins.

ANNEXE V : EVENTAIL DES PROCEDES DE LA MAGIE



عزرائيل

٤٨	٢٩	٨٥	٢٦	٧٨
٨٨	٢٦	٨٥	٢٩	٦٤
٤٥	٨٨	٢٩	٢٩	٧٥
٢٥	٢٨		١٢٨	٤١
١١٥	٥١	٦٦	٦	١

٢٢٣	٢٢٧	٢٣١
٢٢٢	٢٢٣	٢٢٦
٢٢٧	٢٣٠	٥٢٣

سلام	رب	من	قولا	سلام
رحيم	من	قولا	سلام	رحيم
رب	قولا	سلام	رحيم	رب
من	سلام	رحيم	رب	من
قولا	رحيم	رب	من	قولا

هيوه هيوه
هيوه هيوه
طنطوره طنطوره
هماش هماش
عطارش عطارش

١	٢	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩	١٠	١١	١٢	١٣	١٤	١٥	١٦	١٧	١٨	١٩	٢٠	٢١	٢٢	٢٣	٢٤	٢٥	٢٦	٢٧	٢٨	٢٩	٣٠	٣١	٣٢	٣٣	٣٤	٣٥	٣٦	٣٧	٣٨	٣٩	٤٠	٤١	٤٢	٤٣	٤٤	٤٥	٤٦	٤٧	٤٨	٤٩	٥٠	٥١	٥٢	٥٣	٥٤	٥٥	٥٦	٥٧	٥٨	٥٩	٦٠	٦١	٦٢	٦٣	٦٤	٦٥	٦٦	٦٧	٦٨	٦٩	٧٠	٧١	٧٢	٧٣	٧٤	٧٥	٧٦	٧٧	٧٨	٧٩	٨٠	٨١	٨٢	٨٣	٨٤	٨٥	٨٦	٨٧	٨٨	٨٩	٩٠	٩١	٩٢	٩٣	٩٤	٩٥	٩٦	٩٧	٩٨	٩٩	١٠٠
١	٢	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩	١٠	١١	١٢	١٣	١٤	١٥	١٦	١٧	١٨	١٩	٢٠	٢١	٢٢	٢٣	٢٤	٢٥	٢٦	٢٧	٢٨	٢٩	٣٠	٣١	٣٢	٣٣	٣٤	٣٥	٣٦	٣٧	٣٨	٣٩	٤٠	٤١	٤٢	٤٣	٤٤	٤٥	٤٦	٤٧	٤٨	٤٩	٥٠	٥١	٥٢	٥٣	٥٤	٥٥	٥٦	٥٧	٥٨	٥٩	٦٠	٦١	٦٢	٦٣	٦٤	٦٥	٦٦	٦٧	٦٨	٦٩	٧٠	٧١	٧٢	٧٣	٧٤	٧٥	٧٦	٧٧	٧٨	٧٩	٨٠	٨١	٨٢	٨٣	٨٤	٨٥	٨٦	٨٧	٨٨	٨٩	٩٠	٩١	٩٢	٩٣	٩٤	٩٥	٩٦	٩٧	٩٨	٩٩	١٠٠
١	٢	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩	١٠	١١	١٢	١٣	١٤	١٥	١٦	١٧	١٨	١٩	٢٠	٢١	٢٢	٢٣	٢٤	٢٥	٢٦	٢٧	٢٨	٢٩	٣٠	٣١	٣٢	٣٣	٣٤	٣٥	٣٦	٣٧	٣٨	٣٩	٤٠	٤١	٤٢	٤٣	٤٤	٤٥	٤٦	٤٧	٤٨	٤٩	٥٠	٥١	٥٢	٥٣	٥٤	٥٥	٥٦	٥٧	٥٨	٥٩	٦٠	٦١	٦٢	٦٣	٦٤	٦٥	٦٦	٦٧	٦٨	٦٩	٧٠	٧١	٧٢	٧٣	٧٤	٧٥	٧٦	٧٧	٧٨	٧٩	٨٠	٨١	٨٢	٨٣	٨٤	٨٥	٨٦	٨٧	٨٨	٨٩	٩٠	٩١	٩٢	٩٣	٩٤	٩٥	٩٦	٩٧	٩٨	٩٩	١٠٠
١	٢	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩	١٠	١١	١٢	١٣	١٤	١٥	١٦	١٧	١٨	١٩	٢٠	٢١	٢٢	٢٣	٢٤	٢٥	٢٦	٢٧	٢٨	٢٩	٣٠	٣١	٣٢	٣٣	٣٤	٣٥	٣٦	٣٧	٣٨	٣٩	٤٠	٤١	٤٢	٤٣	٤٤	٤٥	٤٦	٤٧	٤٨	٤٩	٥٠	٥١	٥٢	٥٣	٥٤	٥٥	٥٦	٥٧	٥٨	٥٩	٦٠	٦١	٦٢	٦٣	٦٤	٦٥	٦٦	٦٧	٦٨	٦٩	٧٠	٧١	٧٢	٧٣	٧٤	٧٥	٧٦	٧٧	٧٨	٧٩	٨٠	٨١	٨٢	٨٣	٨٤	٨٥	٨٦	٨٧	٨٨	٨٩	٩٠	٩١	٩٢	٩٣	٩٤	٩٥	٩٦	٩٧	٩٨	٩٩	١٠٠
١	٢	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩	١٠	١١	١٢	١٣	١٤	١٥	١٦	١٧	١٨	١٩	٢٠	٢١	٢٢	٢٣	٢٤	٢٥	٢٦	٢٧	٢٨	٢٩	٣٠	٣١	٣٢	٣٣	٣٤	٣٥	٣٦	٣٧	٣٨	٣٩	٤٠	٤١	٤٢	٤٣	٤٤	٤٥	٤٦	٤٧	٤٨	٤٩	٥٠	٥١	٥٢	٥٣	٥٤	٥٥	٥٦	٥٧	٥٨	٥٩	٦٠	٦١	٦٢	٦٣	٦٤	٦٥	٦٦	٦٧	٦٨	٦٩	٧٠	٧١	٧٢	٧٣	٧٤	٧٥	٧٦	٧٧	٧٨	٧٩	٨٠	٨١	٨٢	٨٣	٨٤	٨٥	٨٦	٨٧	٨٨	٨٩	٩٠	٩١	٩٢	٩٣	٩٤	٩٥	٩٦	٩٧	٩٨	٩٩	١٠٠
١	٢	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩	١٠	١١	١٢	١٣	١٤	١٥	١٦	١٧	١٨	١٩	٢٠	٢١	٢٢	٢٣	٢٤	٢٥	٢٦	٢٧	٢٨	٢٩	٣٠	٣١	٣٢	٣٣	٣٤	٣٥	٣٦	٣٧	٣٨	٣٩	٤٠	٤١	٤٢	٤٣	٤٤	٤٥	٤٦	٤٧	٤٨	٤٩	٥٠	٥١	٥٢	٥٣	٥٤	٥٥	٥٦	٥٧	٥٨	٥٩	٦٠	٦١	٦٢	٦٣	٦٤	٦٥	٦٦	٦٧	٦٨	٦٩	٧٠	٧١	٧٢	٧٣	٧٤	٧٥	٧٦	٧٧	٧٨	٧٩	٨٠	٨١	٨٢	٨٣	٨٤	٨٥	٨٦	٨٧	٨٨	٨٩	٩٠	٩١	٩٢	٩٣	٩٤	٩٥	٩٦	٩٧	٩٨	٩٩	١٠٠
١	٢	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩	١٠	١١	١٢	١٣	١٤	١٥	١٦	١٧	١٨	١٩	٢٠	٢١	٢٢	٢٣	٢٤	٢٥	٢٦	٢٧	٢٨	٢٩	٣٠	٣١	٣٢	٣٣	٣٤	٣٥	٣٦	٣٧	٣٨	٣٩	٤٠	٤١	٤٢	٤٣	٤٤	٤٥	٤٦	٤٧	٤٨	٤٩	٥٠	٥١	٥٢	٥٣	٥٤	٥٥	٥٦	٥٧	٥٨	٥٩	٦٠	٦١	٦٢	٦٣	٦٤	٦٥	٦٦	٦٧	٦٨	٦٩	٧٠	٧١	٧٢	٧٣	٧٤	٧٥	٧٦	٧٧	٧٨	٧٩	٨٠	٨١	٨٢	٨٣	٨٤	٨٥	٨٦	٨٧	٨٨	٨٩	٩٠	٩١	٩٢	٩٣	٩٤	٩٥	٩٦	٩٧	٩٨	٩٩	١٠٠

(صفحة منديل آخر)

19	14	22
17	22	18
21	02	02

(فصل تصارييف الزلزلة)
وهى مشهورة فى الحجة والبضنة ولفتح السكنوز
ولهلاك العدو ولرجم الديار ولتقوير المياه
(التصريف الاول)

ط	ا	ز	د
ی	ج	ح	ب
هـ	ن	ف	ر
س	ل	م	ك

صورہ الانثی

ب حبة ج	عليك فلان منى	د والقيت و
---------------	---------------------	------------------

صورة الرجل

و عليك ب	و القيت فلانة حبة	ج مني د
----------------	-------------------------	---------------

(باب لكل همزة لمزة)

א א ב ג ד ה ו ז ח ט י
 כ ל מ נ ס ע פ צ ק ר ש ת
 יא יב יג יד יו יז יח יט
 כא כב כג כד כו כז כח כט
 לא לב לג לד לו לז לח לט
 מא מב מג מד מע מו מז מח מט
 נא נב נג נד נז נח נט
 סא סב סג סד סז סח סט
 עא עב עג עד עז עח עט
 פא פב פג פד פע פז פחפט
 צא צב צג צד צז צח צט
 קא קב קג קד קז קח קט
 רא רב רג רד רז רח רט
 שא שב שג שד שז שח שט
 תא תב תג תד תז תח תט

(فائدة لأحمى للباردة)

جبرائيل فرد جبار شكور ثابت ظهير خير زكي ميكائيل

ف	ج	ش	ث	ظ	خ	ذ	ف	زكي
ج	ش	ث	ظ	خ	ذ	ف	ج	خير
ش	ث	ظ	خ	ذ	ف	ج	ش	ظهير
ث	ظ	ج	ذ	ف	ج	ش	ث	ثابت
ظ	ح	ذ	ف	ج	ش	ث	ظ	شكور
ح	ذ	ف	ش	ش	ث	ظ	ح	جبار
ذ	ف	ج	ج	ث	ظ	خ	ذ	فرد
ف	ج	ف	ث	ظ	ح	ذ	ش	ميكائيل

عزرائيل جبار شكور ثابت ظهير خير زكي فرد اسرافيل
(وهذه الالواح كاترى)

لوحة المات

٦	٥	٤
١٣	١١	١٠
١٨	١٧	١٦
٢٤	٢٣	٢٢
٣٠	٢٩	٢٨

لوحة الحياة

٣	٢	١
٩	٨	٧
١٥	١٤	١٣
٢١	٢٠	١٩
٢٧	٢٦	٢٥

(فصل)

(فى معرفة ما يتعلق بحساب النجوم والطوالع على طبقة الناس)

د	ط	٢
٢	٥	ز
ح	١	و

ص	ع	ى	هـ	ك
ك	ص	ع	ى	هـ
هـ	ك	ص	ع	ى
ى	هـ	ك	ص	ع
ع	ى	هـ	ك	ص

٧٠٥٠١٤٠
٤٠٧٠٥٠١
١٤٠٧٠٥٠
٥٠١٤٠٧٠

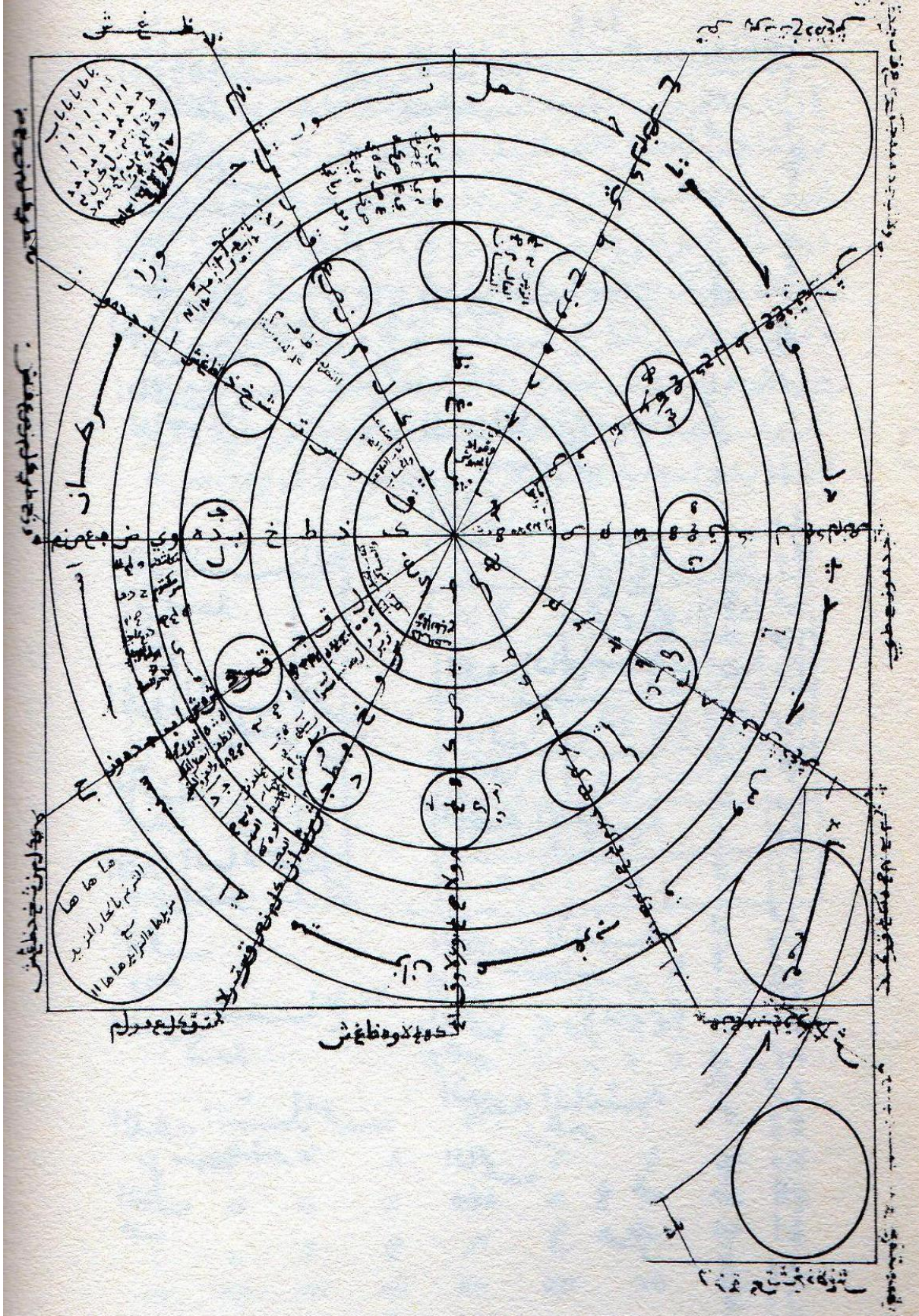
الفوق	الموازن	الغرائب	الاسم
ب	٢٤٨	٢٤٨	٢٤٨
ج	٢٤٨	٢٤٨	٢٤٨
د	٢٤٨	٢٤٨	٢٤٨
هـ	٢٤٨	٢٤٨	٢٤٨
و	٢٤٨	٢٤٨	٢٤٨
ز	٢٤٨	٢٤٨	٢٤٨

و	الموازن	الاسم
ط	٢٤٨	٢٤٨
ي	٢٤٨	٢٤٨

١٠
٢٤٨ ٢٤٨ ٢٤٨ ٢٤٨ ٢٤٨ ٢٤٨ ٢٤٨ ٢٤٨ ٢٤٨

1	2	3	4	5	6	7	8	9
١	٢	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩
10	20	30	40	50	60	70	80	90
١٠٠	٢٠٠	٣٠٠	٤٠٠	٥٠٠	٦٠٠	٧٠٠	٨٠٠	٩٠٠
2	٣	٤	٥	٦	٧	٨	٩	١٠

TABLEAUX DES SIGNES



ANNEXE VI : Interview d'Ahmadou Kourouma

Par **Valérie Marin la Meslée** À la une du Point.fr

« Il y a deux façons d'écrire en Afrique. En premier lieu, on peut écrire sur l'Afrique et pour les Africains. L'écrivain dénonce alors une situation plus ou moins connue d'eux, et prend le risque de dire à haute voix la vérité. Il ne peut pas alors espérer vendre beaucoup : il s'adresse au lectorat d'un pays en voie de développement, où les gens ne savent pas lire, ou n'ont pas les moyens financiers d'entretenir leur lecture. Mais on peut aussi écrire pour un public plus vaste en traitant de sujets qui intéressent aussi les non-Africains. Des auteurs africains résidant en France écrivent par exemple pour un lectorat exclusivement européen. Dans ce cas, même nés en Afrique, ils sont des écrivains européens. D'autres, plus rares, arrivent à publier des bestsellers en France et à être lus en Afrique. »

Ahmadou Kourouma dit encore : « Je pense que nous devons essayer de nous adresser à tous, en présentant nos problèmes comme des problèmes humains, donc touchants et passionnants pour tous. Nous devrions suivre en cela l'exemple de la grande littérature latino-américaine. Mais les Africains sont en passe de changer. Les tout premiers écrivains africains ont pris la plume pour montrer qu'eux aussi pouvaient s'exprimer par l'écriture, qu'eux aussi étaient des êtres humains.

A l'époque, certains exprimaient des doutes à ce propos... Ma génération a dépassé ce stade. Elle a souvent choisi l'écriture comme un moyen de dénonciation. » (...)

Ce qui m'intéresse, c'est de reproduire la façon d'être et de penser de mes personnages, dans leur totalité et dans toutes leurs dimensions. Mes personnages sont des Malinkés. Et lorsque qu'un Malinké parle, il suit sa logique, sa façon d'aborder la réalité. Or, cette démarche ne colle pas au français : la succession des mots et des idées, en malinké, est différente. Entre le contenu que je décris et la forme dans laquelle je m'exprime, il y a une très grande distance, beaucoup plus grande que lorsqu'un Italien, par exemple, s'exprime en français. Je le répète, mon objectif n'est pas formel, ou linguistique. Ce qui m'intéresse, c'est la réalité. Mes personnages

doivent être crédibles et pour l'être, ils doivent parler dans le texte comme ils parlent dans leur propre langue.

Quelles sont les caractéristiques du malinké ? Comment le décririez-vous ?

Contrairement à ce que l'on peut penser, il me semble que les langues africaines sont, en général, beaucoup plus riches que les langues européennes. Elles disposent d'un grand éventail de mots pour désigner une même chose, de nombreuses expressions pour évoquer un même sentiment, et de multiples mécanismes permettant la création de néologismes. Le malinké seul en connaît une dizaine. A cela s'ajoute la richesse en proverbes et en dictons, auxquels nous avons l'habitude de nous référer constamment. Dès lors, il n'est pas étonnant que nous ayons parfois le sentiment de nous «enliser» quand nous utilisons le français pour décrire notre vie et notre univers psychologique. D'un autre côté, la langue française est issue d'une civilisation catholique et rationaliste : ça se voit dans sa structure, dans sa façon de découper et d'exprimer la réalité. Influencée par une spiritualité fétichiste, notre langue est plus proche de la nature.

Les écrivains occidentaux parlent volontiers de l'écriture comme d'une nécessité physique, vitale, organique. Pour vous, elle serait plutôt un moyen de se faire entendre.

Pour nous, écrivains africains, l'écriture est aussi une question de survie. Quand j'ai écrit *Les Soleils des indépendances*, j'avais pour objectif de dénoncer des abus de pouvoir, des abus économiques et sociaux. Il y avait donc là une nécessité vitale et absolue ! Tous les écrivains français contemporains, comme les auteurs d'autres pays d'Europe, ont consacré une partie de leur production à la réflexion sur les quatre ans d'occupation et d'oppression que leurs pays ont subi pendant la Deuxième Guerre mondiale. Or, en Afrique, nous avons eu 100 ans d'occupation, et vous comprenez bien qu'il est vital pour nous d'en parler, d'en analyser les suites et les effets. Nous avons eu autant de massacres que les Européens pendant cette dernière guerre et sous les régimes autoritaires staliniens. Dans mon deuxième roman *Monnè, outrages et défis*, publié en 1990, j'ai voulu justement faire comprendre que nous aussi nous avons

beaucoup souffert. Et cette souffrance fait aussi l'objet du roman que je viens d'achever, En attendant le vote des bêtes sauvages, axé sur la tragédie de la guerre froide en Afrique. (...)

Lorsque l'opposition entre en scène au début de la démocratisation, après la fin de la guerre froide, elle est encore pire que la dictature.

C'est un fait : les premiers opposants, les «déscolarisés», se sont révélés des pilliers enivrés, drogués, sans morale ni principe. Et les opposants qui reviennent d'un très long exil étaient, comme je l'ai écrit, «des personnes extrinsèques aux hommes et aux mœurs de leur pays», et donc incapables d'en saisir les réalités. C'est vrai que les uns et les autres voulaient d'abord se venger et s'enrichir. Pourquoi? Parce que tous croyaient encore à un mirage : tout est dans le pouvoir, le pouvoir est tout.

Tout le monde avait démissionné et laissé le chef agir en chef de village, comme dans l'Afrique traditionnelle. Les dictateurs estimaient qu'ils pouvaient décider seuls de tout, sans même écouter leurs conseillers. L'argent de l'État était leur argent. Tous ceux qui devenaient riches appartenaient au pouvoir. Il était si absolu que tout le monde attendait tout de lui. Un exemple : aujourd'hui encore, dans mon pays, lorsqu'une personne un peu notoire décède, son entourage attend du chef de l'État qu'il verse personnellement 10 000 ou 20 000 francs français pour les funérailles !

Dès lors, il était logique que la démocratisation commence par ces pires pratiques : détruire l'ancien pouvoir, tout ce qui lui appartenait et tout ce qui le représentait, parce que tout allait à lui et tout venait de lui. Rien de constructif ne pouvait être bâti sur les bases qui existaient, ni le dictateur et son entourage, corrompus, ni les opposants revenus de l'extérieur, qui ne comprenaient pas la réalité et ne pouvaient donc avoir prise sur elle. Les hommes ont toujours les mêmes comportements. Comme le dit le proverbe malinké : «Le chien n'abandonne pas sa mauvaise façon de s'asseoir».

La dénonciation la plus originale de votre dernier roman est qu'en Afrique, réalités et magie seraient indissociables. Votre anti-héros, le dictateur Koyaga, triomphe de tous ses adversaires surtout parce que ses pouvoirs magiques sont les plus forts.

Je ne crois pas à la magie. L'une des raisons que je donne à tous les Africains qui me demandent pourquoi, est que si la magie existait, nous n'aurions pas laissé enlever 100 millions de personnes, dont 40 millions peut-être sont arrivées aux Amériques et 60 millions sont mortes en chemin. Si la magie était vraie, les esclaves se seraient transformés, disons en oiseaux, pour revenir chez eux. Je ne crois pas à la magie quand, enfant, j'ai vu ce qu'étaient les travaux forcés : avec la magie, les gens y auraient échappé. Mais, dans un roman, il faut décrire la mentalité, les idées, de ses acteurs. Pouvoir et magie sont indissociables dans la tête de la plupart des Africains. Le dictateur a non seulement le pouvoir et l'argent, mais aussi les meilleurs féticheurs et ensorceleurs. Et c'est parce qu'ils sont les meilleurs que le dictateur est invulnérable et que, du coup, son pouvoir est sans limites. Dans les esprits de l'entourage du dictateur comme dans ceux du peuple, pouvoir et magie ne font qu'un.

Comment l'Afrique pourra-t-elle alors s'en sortir, à plus forte raison dans un monde de plus en plus scientifique et technique ?

La rationalité va peu à peu s'y imposer en même temps que la démocratie : celle-ci est encore lointaine mais arrive lentement. Elle ne résoudra pas tous les problèmes, mais nous en avons déjà l'élément constitutif : la parole. Partout, nous disons ce que nous voulons, et c'est beaucoup. Et nous pouvons dire en particulier — et nous voyons — que la toute puissance du chef disparaît : la presse peut maintenant dénoncer ses abus de pouvoir ou sa corruption; il doit se battre contre ses adversaires aux élections; on peut devenir riche sans être pour autant lié au pouvoir. Parce qu'il ne dispose plus uniquement d'avantages mais doit aussi assumer des devoirs et des responsabilités, le chef n'est plus un surhomme, mais il devient, tout simplement, un homme. Et, du coup, la part magique de son pouvoir disparaît.

Pourtant, à la fin de votre dernier ouvrage, le dictateur est contraint de procéder à des élections, mais «si les hommes se refusent de voter pour lui, les animaux sortiront de la brousse, se muniront de bulletins et le plébisciteront».

Aussi curieux que cela paraisse, beaucoup de gens croient que c'est possible; ils sont même sûrs que des présidents se sont fait élire ainsi... Mais cette méthode représente un progrès.

Avant, il n'y avait pas d'élection du tout, ou, quand elles avaient lieu, il suffisait que le dictateur veuille 99% des voix pour que les électeurs les lui donnent. Maintenant, il est obligé de tricher. Le vote des bêtes sauvages est l'ultime recours des dictateurs en perdition.

Les Malinkés sont le plus important des groupes qui composent l'ethnie mandée. Ils vivent surtout en Guinée, au Mali, au Sénégal et en Côte-d'Ivoire où ils représentent environ 11% de la population. Islamisés depuis le XI^e siècle, ils ont été à la tête d'empires extrêmement puissants qu'ils dominaient par leur nombre, leurs armes et leur pouvoir économique : ils passent pour être de grands entrepreneurs et sont aussi connus sous le nom de Dioulas, qui signifie « commerçants » en malinké.

Propos recueillis par René Lefort et Mauro Rosi, *Le Courrier de l'UNESCO*, mars 1999 : http://www.unesco.org/courier/1999_03/fr/dires/txt1.htm

« Ahmadou Kourouma, ou la dénonciation de l'intérieur ».

REFERENCES

BIBLIOGRAPHIQUES

BIBLIOGRAPHIE

A. OUVRAGES

1. Althusser Louis, « *Positions* », Paris, Ed. sociales, 1967, p.105.
2. Berque Jacques, « *Quel Islam ?* » Editions Sindbad Paris, 2003.
3. Bordas Eric, Barel-Moisane Claire, Bonnet Gilles, Déruelle Aude, Marcandier-Colard Christine, « *L'analyse littéraire* », Armand Colin, 2006, p.11, 85 à 88.
4. Christian Cherfils, « *Bonaparte et l'Islam* », Editions Alcazar Publisching Ltd G.B, 2005.
5. Cros Edmond, « *La sociocritique* », Editions l'Harmattan, 2003, 34410 – décembre 2011 Achievé d'imprimer par 1livre.com.
6. Dictionnaire Larousse encyclopédique « *Petit Larousse en couleurs* », Paris, 1980.
7. Dousté Edmond, « *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord* », Typographie Adolphe Joudan, Imprimeur-Libraire-Editeur, 9, place de la Régence, Alger, 1909.
8. Galland Antoine, « *Les Mille Et Une Nuits* », traduction, 1704-1717.
9. Gauvin Lise « *La notion de surconscience linguistique et ses prolongements* », op. cit, p. 100.
10. Genette Gérard « *Figures III* », Editions du Seuil, 1972, collection Poétique.
11. Jenny Laurent, La Stratégie de la forme « *Poétique n°27, 1976* »
12. Lamartine, « *Histoire de la Turquie* », Paris 1854, vol 2. p. 276-277.
13. Molinié Georges, Viala Alain, « *Approches de la réception, Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio* », presses universitaires de France, Paris 1993.
14. Quinet Edgar, « *Le christianisme et la révolution française* ».
15. Vincent Jouve « *Poétique du roman* » (2^e édition), Editions Armand Colin, août 2007.
16. Zima Pierre Victor, « *Manuel de sociocritique* », Paris, l'Harmattan, 2000, p.166.

B. SITOGRAPHIE

1. <http://www.auf.org/rubrique12.html>.
2. <http://www.esprit.Presse.fr>.
3. <http://www.languefrancaise.net>.
4. <http://limag.refer.org/Cours/C2Francoph.IntroMan.HatRevue.htm>.
5. http://www.unesco.org/courier/1999_03/fr/dires/txt1.htm.

Résumé :

« *En attendant le vote des bêtes sauvages* » est un roman qui constitue une simili chronique historico-sociopolitique relative à l'Afrique d'aujourd'hui. Il y est décrit les actes d'une rare férocité, effectués par les présidents qui arrivent au pouvoir par le moyen de putschs et s'y maintiennent par la terreur.

La thématique de ce roman traite, sur fond de raillerie très subtile et dans un style osé, les travers des tenants du pouvoir dans ce continent, les moyens rebutants et inhumains qui sont mis en œuvre avec un cynisme et une rare cruauté.

La superstition et la magie polarisent toute la vie des personnages et transparaissent à travers des rites, des pratiques et croyances inouïes qui laissent le lecteur pantois.

Le ton est fait de dérision, dans un style narquois, très humoristique : utilisation d'exemples insolites et de comparaisons singulières, typiquement africains, puisés d'un lexique traditionnel, impartissant exclusivement au patrimoine linguistique de ce terroir nigritique. Un genre de littérature très subtile, singulier au plan du fond et de la forme.

Mots-clés : rites, magie, magiciens, marabouts, féticheurs, grigris, mânes des ancêtres.

Abstract :

"*Pending the vote of wild beasts*" is a novel which established on a looks like historical and sociopolitical chronicle of Africa nowadays. It describes rabid and savage acts made by presidents to perpetuate control and fear.

The novel's theme in a light mocking way is about all the african governments : laws, rules and shortcuts that are infacts illegal and cruel.

Character's life is based on superstitions, wizarding rituals and incredible beliefs.

The mood in this novel consists on deriding in a teasing style using unusual examples and weird comparaisons, taken from black traditionnal lexis which belong essentially to the blackground of the novel.

A subtil kind of literature, peculiar in style and content.

Keywords : rites, magic, magicians, marabouts, fetish, charms, spirits of ancestors.

ملخص :

" في انتظار تصويت الحيوانات البرية " هي رواية بمثابة المزملة الاجتماعية السياسية التاريخية في أفريقيا اليوم. يوصف فيها أفعال ذات شراسة نادرة أدلى بها الرؤساء الذين يأتون إلى السلطة عن طريق الانقلابات و يبقون فيها من خلال التهريب.

تتناول هذه الرواية الموضوع من خلال السخرية الخفية و النمط الجريء، و القصص بمن هم في السلطة في هذه القارة، و ذلك بواسطة وسائل مثير للاشمئزاز و غير إنسانية مع السخرية و القسوة الغير عادية. يضاف إلى ذلك استقطابها لخرافات وسحر كل حياة الشخصيات و ينعكس هذا الأمر من خلال الطقوس والممارسات و المعتقدات التي تترك القارئ مصابا بذهول لم يسبق له مثيل. بلهجة استهزاء، يتخللها أسلوب السخرية، المليء بروح الدعابة الذي تحقق باستخدام الأمثلة والمقارنات الغير عادية، المستمدة من التراث الإفريقي الزنجي و معاجمه الأصيلة. إنها حقاً رواية فريدة من نوعها سواء من ناحية الشكل أو المضمون .

الكلمات الرئيسية: طقوس، سحر، السحرة، المرابطين، أوثنان، طلاس، أرواح الأسلاف.